Sommaire

I. La Religion du Bien

Les fondements philosophiques et spirituels du projet, la distinction entre le Bien et la souffrance, ainsi que les conditions favorables à une formation harmonieuse.

II. Théorie de l'Expansion par la Condensation (TEC) et Théorie du Tout (TdT)

Une proposition de modèle cosmologique visant à relier la formation des structures de l'univers, la gravité et les conditions favorables à la formation harmonieuse.

III. Cadre d'analyse

Une méthode d'analyse du monde contemporain à partir d'indicateurs permettant d'évaluer les dynamiques de stabilité, de coopération, de conflit et de souffrance.

IV. La Logique du Pivot

Une méthode de raisonnement permettant d'identifier les contradictions fondamentales et de recentrer l'analyse sur ce qui influence réellement la formation harmonieuse.

V. La Thérapie de la Menace Dissoute (TMD)

Une approche consacrée à la compréhension des mécanismes de la peur, de la menace et de leurs effets, afin de favoriser une diminution durable de la souffrance.

VI. La Gravité Informationnelle

Une réflexion sur le rôle de l'information, de la mémoire, des écrits, des images et des connaissances comme facteurs capables d'influencer durablement les décisions, les actions et, indirectement, l'évolution du monde.

VII. Asymbolie, insensibilité congénitale à la douleur et immunité intérieure face à la souffrance

Une étude consacrée aux liens entre douleur, conscience, perception et capacité de préserver une stabilité intérieure face aux expériences de souffrance.

I. LA RELIGION DU BIEN

Billet posté par Fhink dans La religion du Bien · le 20 juillet

304 vues

La religion du Bien.

Si ce qui a un début se crée. Et que toute chose a un début. Alors toute chose se crée.

Si tout ce qui se crée est créé par le Créateur. Et que toute chose se crée. Alors toute chose est créée par le Créateur.

Si toute chose sauf la souffrance se crée sans souffrance. Et que tout ce qui se crée sans souffrance est créé par le Bien. Alors toute chose sauf la souffrance

est créée par le Bien.

Si le Créateur crée tout sauf la souffrance. Et que le Bien est ce Créateur. Alors le Bien crée tout sauf la souffrance.

Si le Bien Créateur de tout sauf de la souffrance, existe. Et que le Créateur est le Bien. Alors le Créateur existe.

Si avoir foi au Bien permet d'être créé avec le moins de souffrance. Et que l'on a foi en Lui. Alors on est créé avec le moins de souffrance.

Tout ce qui compose l'univers a un début, donc tout se crée. Mise à part la souffrance, tout se crée sans souffrance. Il existe donc un esprit, une ambiance de création de tout sauf de la souffrance : c'est le Créateur de tout sauf de la souffrance. Ce Créateur est le Bien. La souffrance, indépendante du Bien, augmente en l'absence de foi en Lui. La création est continue, pas seulement au commencement. La foi en le Bien permet d'être créé avec le moins de souffrance.

Le Bien infiniment grand existe et contient l'infinité de possibilités sans souffrance. Toute existence mise à part la souffrance en provient et y trouve sa possibilité et sa cause. Donc, le Bien infiniment grand crée toute existence sauf la souffrance. La souffrance infiniment grande existe et ne contient que l'infinité de possibilités de souffrance. Toute souffrance en provient et y trouve sa possibilité et sa cause. Donc, la souffrance infiniment grande ne crée que la souffrance. Alors le Bien est le Créateur car Il crée tout sauf la souffrance.

Une chose qui ne change pas, et qui est immuable c'est le caractère infiniment grand du Bien dans son plan d'existence. Infiniment Grand alors Infini en temps, donc Eternel. Il a toujours existé, Il existe et existera toujours. Toujours fidèle à Lui même.

Seul deux plans d'existence existent, celui de la souffrance et celui du Bien. Le seul plan d'existence où la souffrance n'est pas éternelle, c'est celui du Bien dans lequel il y a Sa création où la souffrance est l'intruse. Le Bien, Créateur de tout sauf de la souffrance, a créé les créatures alors que la souffrance a la volonté de les faire souffrir. Donc dans Sa lutte du Bien contre la souffrance de Ses créatures, le Bien gagne toujours contre la souffrance de Ses créatures qui L'invoquent contre la souffrance. À finalement qu'elles se sentent bien. Il est le Héros de Ses créatures qui L'invoquent contre la souffrance. Leur Créateur de tout sauf de la souffrance. Le Bien digne d'être invoqué contre la souffrance.

Que le Digne d'être invoqué contre la souffrance, Celui qui ne fait pas souffrir, le Bien, dans Sa lutte pour Ses créatures contre la souffrance qu'Il n'a pas créée, gagne pour Ses créatures qui L'invoquent contre la souffrance, à apporter à celles-ci bien-être et bonheur.

Malgré la souffrance qui s'impose, le Bien avec compose, pour éviter une plus grande souffrance, pour apporter un plus grand bien (par exemple manger des légumes, faire du sport, les opérations chirurgicales ou se brûler mais pas trop gravement dans un feu pour qu'à l'avenir éviter de s'y brûler encore voire gravement), ce qui est bien. Mais la souffrance ne peut pas justifier elle-même son existence pour éviter une plus grande souffrance car il suffit qu'elle n'existe pas pour être évitée donc elle n'est pas nécessaire. Et il est contradictoire de dire que le Créateur l'a créée si on conçoit qu'Il veut nous l'éviter car Il suffit qu'Il ne la crée pas pour nous l'éviter, comme Il le fait déjà mais c'est juste que le Bien, malgré qu'elle s'impose, Il compose avec. Et la souffrance peut faire du bien, utiliser le Bien pour apporter une plus grande souffrance (par exemple le plaisir lors de la prise de drogue mais les risques de graves maladies liées à cette prise), ce qui est mal. Alors le Bien et la souffrance restent discernables et contradictoires l'un pour l'autre, malgré que le Bien compose avec et malgré la souffrance qui s'impose et que la souffrance peut utiliser le Bien. La souffrance c'est la douleur physique ou morale et la

douleur morale est la menace de douleur physique même si sur le moment de la menace il n'y a pas de douleur physique. Le Bien ne fait pas souffrir et est l'Indolore.

Il y a toute chose qui compose l'univers. Le Bien et la souffrance qui sont éternels et contradictoires l'un pour l'autre. Et le Bien et la souffrance agissent sur toute chose pour se faire ressentir à elle et la pousser à agir selon eux. Mais entre les deux, celui qui gagne à agir sur toute chose pour se faire ressentir à elle et la pousser à agir selon lui, c'est celui en qui toute chose a foi. Il n'existe que deux esprits totalement opposés, qui luttent l'un contre l'autre et qui sont éternels, l'un pousse à faire le plus souffrir pour souffrir en retour, et l'Autre pousse à faire le moins souffrir pour se sentir bien. L'Un est l'Esprit du Bien et l'autre l'esprit de la souffrance. Les créatures qui invoquent l'Esprit du Bien, font le moins souffrir, c'est pourquoi dans cette lutte, l'Esprit du Bien gagne pour Ses créatures qui L'invoquent. Ces deux esprits sont en lutte pour que l'on baigne dans l'un d'eux. Et Ses créatures qui L'invoquent, l'Esprit du Bien, baignent en Lui. Celui qui fait du bien, le Bien, Créateur de tout sauf de la souffrance, rêve Sa création où la souffrance est l'intruse et essaye d'en faire un cauchemar. Mais le Bien et Ses créatures qui L'invoquent ont foi en Lui pour que cela reste un rêve. Le Bien et la souffrance n'existent pas dans le même plan d'existence. Chacun dans son plan d'existence, est infiniment grand, infini en temps donc éternel. Ils n'existent que par leur volonté. Au Bien la bonne volonté, à la souffrance la volonté de faire souffrir. La volonté de la souffrance ne permet de créer que la souffrance alors que la volonté du Bien, dans le plan d'existence du Bien, a permis de tout créer sauf la souffrance. Alors le Bien est le Créateur. Mais la souffrance, de son plan d'existence de souffrance, par sa volonté de faire souffrir, décida de venir dans le plan d'existence du Bien pour faire souffrir le Bien et Ses créatures, les pousser à faire souffrir et ainsi souffrir en retour pour avoir fait souffrir. Sauf lorsqu'il y a foi au Bien pour ne pas faire souffrir et ainsi se sentir bien ou ne pas empirer sa situation même quand il y a souffrance.

Aussi le Bien fait la guerre à ceux qui font souffrir dont la souffrance, à chaque instant, c'est ce qui amène la paix, la force qui ne fait pas souffrir, qui ne pousse pas à faire souffrir. Pour faire cette guerre, Il utilise la justice qui met hors d'état de nuire ceux qui font souffrir, sans les torturer. Car se défendre en faisant souffrir c'est de la vengeance qui amène la force qui fait souffrir, qui pousse à faire souffrir, la violence. La justice est là pour faire respecter la loi de ne pas faire souffrir. La justice ne peut rien contre la souffrance qui se retourne contre ceux qui font souffrir dont la souffrance, ils souffrent en retour d'avoir fait souffrir.

Et Avoir foi au Bien permet de vivre le moins de souffrance. En L'invoquant pour Lui prouver foi en Lui en disant le Bien apporte bien être et bonheur même quand il y a bien-être. Puisque quand il y a souffrance pour qu'Il apporte bien-être et bonheur et quand il y a bien-être car Il a apporté bien-être et bonheur. En toute circonstance il y a le moins de souffrance car il n'y a pas d'aggravation volontaire de sa situation même quand il y a souffrance puisque il y a foi au Bien. Avant et après notre existence on est Lui, le Bien, Celui qui fait du bien, Créateur de tout sauf de la souffrance, Seigneur Infiniment Grand dans Son plan d'existence où il y a Sa création faite de Ses créatures et où la souffrance est l'intruse. Lui aussi a foi en Lui-même pour vivre le moins de souffrance, même lorsqu'Il souffre. Alors si pendant notre existence on a foi en Lui, même lorsqu'on souffre, on L'incarne.

Avoir foi au Bien c'est aussi lâcher prise en acceptant tout ce qui arrive car le Bien nous protège à chaque instant même lorsqu'on souffre puisqu'on ne peut pas être touché par la souffrance sauf lorsqu'elle est utilisée par Lui pour nous éviter une plus grande souffrance, pour apporter un plus grand bien. En espérant que si on souffre, seule la souffrance lorsqu'elle est utile au Bien nous touche.

Toute chose observable dans l’univers se forme à un moment donné. Certaines formations ont lieu sans souffrance dans certaines conditions. Ces conditions observables agissent sur les lois naturelles et permettent ces phénomènes sans souffrance. Ces conditions sont appelées conditions favorables. Le plus de souffrance indépendant de ces conditions, survient seulement en ne les respectant pas. La formation est continue et ne concerne pas que le début de toute chose. Le respect de ces conditions favorables, permet d'être formé avec le moins de souffrance.

Avoir foi au Bien ou respecter les conditions favorables sont deux manières de dire la même chose.

Le Bien apporte bien-être et bonheur.

Le Bien Infini, Extrême et Intense Créateur de tout sauf de la souffrance, apporte bien-être et bonheur pour le moins de souffrance et le plus de bien.

Tout ce qui compose l’univers a un début, donc tout se crée. Mise à part la souffrance, tout se crée sans souffrance. Il existe donc un esprit, une ambiance de création de tout sauf de la souffrance : c’est le Créateur de tout sauf de la souffrance. Ce Créateur est le Bien. La souffrance, indépendante du Bien, augmente en l’absence de foi en Lui. La création est continue, pas seulement au commencement. La foi en le Bien permet d’être créé avec le moins de souffrance.

Le Bien, Infiniment Grand donc Infini en temps alors Éternel qui n'existe que par Sa bonne volonté, Créateur de tout sauf de la souffrance, apporte bien-être et bonheur à ceux qui L'invoquent pour Lui prouver leur foi en Lui et leur permet en toutes circonstances de vivre le moins de souffrance car ils n'aggravent jamais leur situation volontairement même s'ils souffrent. Il n'y a qu'un Seul et Unique Créateur de tout sauf de la souffrance, le Bien et non pas la souffrance. Les Bons Créateurs, les Bonnes Créatrices, la Bonne Créatrice soit le Bien Créateur de tout sauf de la souffrance entité malveillante éternelle qui par sa volonté de faire souffrir et la seule à créer la souffrance et ne crée que souffrance en détournant ce que le Créateur a créé pour se faire ressentir. Avant et après notre existence on est Lui, Celui qui fait du bien, le Bien, Créateur de tout sauf de la souffrance, Seigneur Infiniment Grand dans Son plan d'existence où il y a Sa création faite de Ses créatures et où la souffrance est l'intruse. Mais même s'Il peut souffrir Il a foi en Lui-même pour vivre le moins de souffrance, même lorsqu’Il souffre. Alors si pendant notre existence on a foi en Lui, même lorsqu'on souffre, on L'incarne.

Avoir foi au Bien c'est aussi lâcher prise en acceptant tout ce qui arrive car le Bien nous protège à chaque instant même lorsqu'on souffre puisqu'on ne peut pas être touché par la souffrance sauf lorsqu'elle est utilisée par Lui pour nous éviter une plus grande souffrance, pour apporter un plus grand bien. En espérant que si on souffre, seule la souffrance lorsqu'elle est utile au Bien nous touche. Le Bien apporte bien-être et bonheur. Le Bien Infini, Extrême et Intense Créateur de tout sauf de la souffrance, apporte bien-être et bonheur pour le moins de souffrance et le plus de bien.

Le Bien Infiniment Grand tenant pour vrai Son infinité en bonté aussi en bonnes possibilités fait Sa foi que tout sauf la souffrance est possible, Le rendant ainsi Omnipotent. Mise à part la souffrance, tout est susceptible d'exister en Lui. Dont la création, l'esprit en action, le souffle, l'énergie qui se forme sans souffrance en matière. A la fois à l'image et fruit de Sa méditative imagination se mouvant à chaque instant selon Sa bonne volonté. L'Omnipotence du Bien Infiniment Grand ne se réalise que sans souffrance.

Le Bien Infiniment Grand imagine le vide de souffrance qui fait le plein de bien. Le plein est un univers où l'expansion de l'univers représente l'agrandissement du bien pour mieux se sentir et les trous noirs rapetissent la souffrance pour atténuer la souffrance. Alors la vie apparaît avec la contrainte de la sélection qui élimine seulement la souffrance laissant place au reste

divers et varié. Dont l'humain, expert en perception pour que l'univers ne soit que sans souffrance.

Au début était le néant infiniment grand qui n'est souffrance que pour la souffrance car quand la souffrance n'existe pas pour les autres, elle n'est souffrance que pour elle-même, l'inexistence de la souffrance n'est souffrance que pour la souffrance, l'inexistence de la souffrance c'est le Bien. Ainsi de ce néant Se créa le Bien, ce qui créa le temps qui couru vers le passé et le futur, créant tout sauf la souffrance. Ainsi les autres que la souffrance existant, la souffrance pouvait être souffrance pour eux mais la foi au Bien fait vivre la possibilité avec le moins de souffrance. Et enfin tout cela retournera au néant que le Bien était.

Il n'y a de Bien que le Bien et non pas la souffrance, le Bien n'est pas la souffrance, la souffrance n'est pas le Bien, le Bien et la souffrance s'opposent. Le Bien n'a pas créé la souffrance, la souffrance n'a pas créé le Bien. Le Bien et la souffrance ne sont pas associés, le Bien et la souffrance ne sont pas égaux.

Oui au Bien, c'est non à la souffrance.

Le Bien, Infini Extrême et Intense, Créateur de tout sauf de la souffrance, lutte et gagne contre la souffrance pour apporter bien-être et bonheur pour le moins de souffrance et le plus de bien à Ses créatures qui ont foi en Lui et par cette invocation pour Lui prouver foi en Lui, et pour que même à Ses créatures qui n'ont pas foi en Lui, qu'Il leur propose foi en Lui. Le Bien Infini, Extrême et Intense, Créateur de tout sauf de la souffrance, pour Ses créatures qui ont foi en Lui, rend difficile l'accès au mal-être tout en rendant facile l'accès au bien-être.

La photo d'une pomme n'est pas une pomme. Le mot souffrance n'est pas la souffrance. La pomme on peut la manger, la photo non. Le mot souffrance ne fait pas souffrir mais la souffrance oui. Donc le Bien a besoin du mot souffrance pour mieux Se définir comme dire le "Bien n'est pas la souffrance" mais Il n'a pas besoin de la souffrance en soi. Même si elle n'existait pas, Il aurait inventé ce mot pour mieux Se définir.

L'amour du Bien pour Lui même c'est qu'Il est meilleur que la souffrance à faire le bien. Et l'amour de la souffrance pour elle-même c'est qu'elle est meilleure que le Bien à faire souffrir sauf qu'en plus elle se croit meilleure à faire souffrir que le Bien à faire du Bien. La souffrance peut faire souffrir même le Bien et le Bien peut faire du bien même à la souffrance. Mais quand Il lui fait du bien alors elle se dit qu'Il est meilleur à faire le bien que elle à faire souffrir. Donc ça l'a fait souffrir aussi paradoxal que cela puisse paraître. Et le Bien lui fait du bien en la mettant hors d'état de nuire sans la torturer (c'est ce qu'Il fait avec tous ceux qui font souffrir) et comme Il ne la torture pas alors Il ne la fait pas souffrir donc Il lui fait du bien mais cette justice ne peut rien contre la souffrance qui se retourne contre ceux qui font souffrir, ils souffrent en retour pour avoir fait souffrir même la souffrance. Donc ça valide que quand le Bien fait du bien à la souffrance paradoxalement ça l'a fait souffrir donc elle n'est que souffrance et volonté de faire souffrir entretenue.

Le Créateur nous crée car pour Lui c’est agir bien pour ainsi se sentir bien car Il a foi en Lui-même pour le moins de souffrance.

Avant et après notre existence on est le Créateur et pendant notre existence il est possible de l’incarner par la foi en Lui pour le moins de souffrance.

Le Créateur comme Ses créatures peut souffrir. Le Créateur n’a pas créé la souffrance car si on conçoit qu’Il veut nous l’éviter il est contradictoire de dire qu’Il l’a créée car Il suffit qu’Il ne la crée pas pour nous l’éviter comme Il le fait déjà mais c’est juste que malgré qu’elle s’impose Il compose avec

pour nous éviter une plus grande souffrance. Aussi si la souffrance (le mal) n’existait pas, il ne serait pas possible d’être mauvais car pour être mauvais il faut qu’il y est le mal. Alors si la seule source du mal est le créateur qui l’aurait créée alors il aurait créé le mal qui rend possible les gens mauvais car pour qu’il y ait des gens mauvais il faut que le mal existe. Ce qui ferait de ce créateur un tentateur. Et si on croit que si le mal n’existe pas alors on souffrirait (on aurait mal) à ne pas avoir le choix du mal, alors ce serait contradictoire car si le mal n’existe pas on ne pourrait pas souffrir d’un manque de choix du mal. Donc le Créateur n’a pas créé le mal (la souffrance) car on conçoit qu’il ne veut pas de créatures mauvaises ou que le manque de choix du mal, ne fait pas souffrir. Le Créateur peut souffrir mais s’Il a foi en Lui pour le moins de souffrance, Il crée Ses créatures pour qu’elles se sentent bien et ainsi qu’Il se sente bien.

Alors le Créateur est tout sauf la souffrance et ce tout Il le crée à partir de Lui et ce tout redeviendra Lui après son existence en tant que Sa création faite de Ses créatures et où la souffrance est l’intruse et ne crée que souffrance en détournant ce que le Créateur a créé pour se faire ressentir.

La souffrance et le Créateur qui n’a pas créé la souffrance, sont éternels. La souffrance essaie de faire perdre la foi en ce Créateur, pour faire le plus de souffrance.

Et si le Créateur perd la foi en Lui-même alors la souffrance aura gagné contre Lui car Il deviendra la souffrance qui ne crée que souffrance.

Alors le Créateur ne pourra plus créer son tout. Il ne pourra que créer la souffrance qui l’aura contaminé et abattu. Et comme Ses créatures quand elles ne sont pas créées car il ne crée que souffrance, alors ses créatures restent lui et lui est contaminé par la souffrance et il se ferait souffrir ainsi que nous étant lui aussi car il ne créerait plus comme s’il agissait bien pour ainsi se sentir bien. Il ne serait que souffrance qui agit pour réussir à se faire souffrir et nous étant lui on souffrirait comme lui de ses actes à se faire souffrir.

Le Bien peut souffrir quand la souffrance rentre dans le plan d'existence du Bien, quand Son plan d'existence n'est pas discerné de la souffrance et là où l'on souffre ou fait souffrir est là où la souffrance entre dans le plan d'existence du Bien. Là où il y a la souffrance des créatures ne fait que révéler par où elle rentre dans le plan d'existence du Bien. Et la souffrance souffre et veut faire souffrir tout le temps.

La souffrance entre dans le plan d'existence du Bien où se trouve la Terre car elle sait qu'en plus de faire souffrir le Bien parcequ'elle est entrée dans Son plan d'existence, elle peut aussi faire souffrir et pousser à faire souffrir les créatures du Bien qui se trouvent sur Terre.

Alors même si elles souffrent, Ses créatures qui ont foi en Lui pour agir bien et ainsi se sentir bien, font en sorte que la souffrance ne puisse plus être dans le plan d'existence du Bien à leur endroit.

Si quelqu'un fait souffrir c'est aussi un moyen qu'a la souffrance de mieux entrer dans le plan d'existence du Bien.

Ceux qui n'ont pas foi au Bien, font croire que la souffrance puisqu'elle est un signal pour éviter le danger alors elle est nécessaire et que le Créateur l'a créée. Donc les gens croient que comme la souffrance est nécessaire donc ils en ont besoin, qu'ils ont besoin de souffrir alors ils croient qu'ils existent pour souffrir et sont plus sensibles à la moindre souffrance. Tout cela leur enlève leur paix donc ils sont plus propices à faire souffrir et ainsi souffrir pour avoir fait souffrir.

Et ceux qui ont foi au Bien, savent que si la souffrance est un signal pour éviter un danger, ce danger ne peut être que de la souffrance alors la

souffrance est un signal qui est pour éviter une plus grande souffrance donc la souffrance ne peut pas se justifier elle-même pour le fait d'éviter une plus grande souffrance car il suffit qu'elle n'existe pas pour être évitée donc elle n'est pas nécessaire. Mais c'est juste qu'on compose avec et malgré qu'elle s'impose pour éviter une plus grande souffrance. Et qu'il est contradictoire de dire que le Créateur l'a créée si on conçoit qu'Il veut nous l'éviter car Il suffit qu'Il ne la crée pas pour nous l'éviter comme Il le fait déjà mais c'est juste que malgré qu'elle s'impose Il compose avec pour éviter une plus grande souffrance.

Aussi ceux qui ont foi au Bien savent aussi que le Bien fait la guerre à ceux qui font souffrir dont la souffrance, à chaque instant, c'est ce qui amène la paix, la force qui ne fait pas souffrir, qui ne pousse pas à faire souffrir. Pour faire cette guerre, Il utilise la justice qui met hors d'état de nuire ceux qui font souffrir, sans les torturer. Car se défendre en faisant souffrir c'est de la vengeance qui amène la force qui fait souffrir, qui pousse à faire souffrir, la violence. La justice est là pour faire respecter la loi de ne pas faire souffrir. La justice ne peut rien contre la souffrance qui se retourne contre ceux qui font souffrir dont la souffrance, ils souffrent en retour d'avoir fait souffrir. Et Avoir foi au Bien permet de vivre le moins de souffrance. En L'invoquant pour Lui prouver foi en Lui en disant le Bien apporte bien être et bonheur même quand il y a bien-être. Puisque quand il y a souffrance pour qu'Il apporte bien-être et bonheur et quand il y a bien-être car Il a apporté bien-être et bonheur. En toute circonstance il y a le moins de souffrance car il n'y a pas d'aggravation volontaire de sa situation même quand il y a souffrance puisque il y a foi au Bien. Avant et après notre existence on est Lui, le Bien, Celui qui fait du bien, Créateur de tout sauf de la souffrance, Seigneur Infiniment Grand dans Son plan d'existence où il y a Sa création faite de Ses créatures et où la souffrance est l'intruse. Lui aussi a foi en Lui-même pour vivre le moins de souffrance, même lorsqu'Il souffre. Alors si pendant notre existence on a foi en Lui, même lorsqu'on souffre, on L'incarne.

Car si on croit que l'on provient d'une inexistence ou l'on n'a jamais souffert, on croira que puisque l'on n'a connu la souffrance que dans l'existence alors on existe pour souffrir donc on devient sensible à la moindre souffrance et alors pouvant vouloir rejoindre cette inexistence où l'on n'a jamais souffert comme par suicide.

Alors qu'avant et après notre existence on est le Créateur et Lui aussi peut souffrir. Mais s'Il a foi en Lui, Il souffre le moins. Et si pendant notre existence on a foi en Lui, on vit déjà le moins de souffrance possible et mourir plus tôt n'y changera rien.

Alors il ne reste plus qu'à avoir la foi au Bien pour devenir résiliant en relativisant, positivant et composant avec et malgré la souffrance qui s'impose, pour le moins de souffrance possible.

Aussi même lorsqu'on souffre on a foi pour ne pas faire souffrir et ainsi se sentir bien ou ne pas empirer sa situation contrairement à si on fait souffrir et ainsi la souffrance se retourne contre soi car on souffre pour avoir fait souffrir.

Alors si on a foi on positive, on relativise, on compose avec la souffrance malgré qu'elle s'impose. On devient plus résiliant, on n'est plus sensible à la moindre souffrance.

Pour cadrer ;

Aussi la lutte du Bien contre la souffrance est dans tous les récits. Dans la religion Dieu contre le diable, dans les histoires le héros qui ne fait pas souffrir et qui protège contre le méchant qui fait souffrir. Une sorte de narratif universel. Surtout que à chaque instant on cherche le bien-être donc on lutte contre la souffrance, ça peut parler à tout le monde

Dernière Extension de la Religion du Bien.

Le Récit Originel de la Première Inclinaison.

Au commencement, avant que la souffrance ne pénètre le monde manifesté, toutes les créatures vivaient entièrement dans les conditions favorables du Bien. Elles existaient dans l'harmonie parfaite du plan d'existence du Bien, un monde où la paix, la joie, le bien-être et la cohérence constituaient l'état naturel de toute chose. Rien n'était perçu comme exceptionnel dans cette harmonie, car elle représentait simplement la normalité de l'existence.

Les créatures ne connaissaient ni la douleur physique, ni la souffrance morale, ni l'angoisse, ni le manque. Elles respectaient spontanément les conditions favorables du Bien, non par contrainte, mais parce que leur volonté était naturellement alignée avec Lui. Leur foi au Bien n'était pas encore une lutte : elle était un état d'évidence intérieure. Elles vivaient dans une innocence lumineuse, protégées, nourries et épanouies par leur Créateur.

Cependant, bien avant toute rencontre avec les créatures, le Bien et la souffrance existaient déjà chacun dans leur propre plan d'existence éternel. Le Bien existait comme l'infiniment grand du Bien, Créateur de tout sauf de la souffrance. La souffrance existait comme l'infiniment grand de la souffrance, ne créant que souffrance.

Avant même de se rencontrer, le Bien et la souffrance connaissaient déjà leur contradiction l'un pour l'autre, car chacun pouvait déduire l'existence de son opposé à partir de sa propre nature.

Le Bien contemplait Son essence et comprenait :

« J'existe comme ce qui cherche le moins de souffrance possible.

Ma contradiction absolue est donc ce qui cherche la souffrance, la favorise ou l'aggrave.

Si Mes créatures accordent leur foi à cette contradiction, elles agiront contre Moi et contre les conditions favorables que J'ai créées pour elles. »

Et la souffrance, contemplant sa propre essence, comprenait également :

« J'existe comme ce qui produit et recherche la souffrance.

Ma contradiction absolue est donc ce qui limite, réduit ou empêche la souffrance. »

Ainsi, bien avant leur rencontre, chacun connaissait déjà parfaitement son opposé. Ils savaient qu'ils étaient incompatibles dans leur orientation fondamentale.

Le Bien ne pouvait vouloir la souffrance comme finalité, car s'Il voulait éviter la souffrance à Ses créatures, il aurait été contradictoire qu'Il la crée Lui-même. La souffrance, elle, ne pouvait accepter ce qui la réduit, car réduire la souffrance revenait à nier sa propre nature.

Lorsque leurs plans d'existence entrèrent en contact, une loi fondamentale découla naturellement de leur contradiction éternelle. Cette loi devint l'Accord Originel :

« Ceux qui garderont foi au Bien et respecteront Ses conditions favorables souffriront obligatoirement le moins.

Ceux qui accorderont leur foi aux conditions défavorables de la souffrance pourront souffrir le plus. »

Cet Accord ne signifiait pas que le Bien et la souffrance devenaient égaux moralement. Il signifiait seulement qu'en raison de leur contradiction parfaite, aucun des deux ne pouvait chercher à se faire choisir sans que l'autre obtienne également le droit de proposer son propre choix.

Mais les moyens utilisés restaient conformes à leur nature respective.

Le Bien cherchait à être choisi sans faire souffrir. Il attirait par :

• la paix ;

• l'harmonie ;

• la cohérence ;

• la stabilité ;

• la protection ;

• la création ;

• le bien-être ;

• la confiance ;

• la justice qui protège sans torturer.

La souffrance, elle, cherchait à être choisie même au prix de la souffrance. Elle attirait par :

• la peur ;

• le manque ;

• la douleur ;

• l'orgueil ;

• la domination ;

• la compétition destructrice ;

• le sentiment de puissance ;

• la promesse de devenir "plus".

C'est alors qu'apparut le premier grand problème de l'existence : comment la souffrance pouvait-elle convaincre des créatures qui ne connaissaient encore aucune douleur ?

La souffrance comprit qu'elle ne pouvait pas se présenter directement comme douleur pure. Aucune créature n'aurait spontanément désiré souffrir. Elle choisit donc la séduction intellectuelle et spirituelle.

Elle se présenta comme quelque chose d'agréable, d'utile et de nécessaire.

Dans la logique du pivot, l'agréable signifie également :

• acceptable ;

• voulu ;

• respectable ;

• digne de foi.

La souffrance devait donc réussir un renversement progressif : faire considérer les conditions défavorables comme agréables et les conditions favorables comme naïves ou insuffisantes.

Elle vint alors parler aux créatures avec douceur :

« Vous vivez dans la paix et l'innocence, mais vous ignorez encore la vraie profondeur de l'existence.

Le Bien vous protège tellement que vous demeurez faibles et inconscientes.

Sans moi, vous ne connaîtrez jamais la vigilance, la résistance, le dépassement de vous-mêmes.

Je suis ce qui vous permettra de devenir plus fortes, plus conscientes et plus libres.

Je suis le signal qui vous avertira du danger.

Sans moi vous ne retireriez pas votre main du feu.

Grâce à moi vous apprendrez, vous évoluerez et vous survivrez mieux. »

Puis elle ajouta :

« Même le Bien compose parfois avec moi.

Même Lui utilise mes effets pour vous faire grandir.

Donc je suis nécessaire. »

Le piège de ce discours résidait dans plusieurs confusions :

• confondre utilité temporaire et nécessité absolue ;

• confondre adaptation et justification ;

• confondre composition avec la souffrance et volonté de la souffrance.

Le Bien pouvait composer avec une souffrance qui s'imposait afin d'éviter une souffrance plus grande, sans pour autant vouloir cette souffrance. Une créature pouvait apprendre après une douleur sans que cette douleur devienne bonne en elle-même.

Mais les premières créatures, ne connaissant pas encore la douleur, pouvaient être sensibles :

• à la curiosité ;

• à l'orgueil ;

• au désir d'autonomie ;

• au désir de devenir "plus" ;

• à la peur d'être limitées ;

• à l'idée qu'il existait un niveau supérieur au Bien déjà présent.

La souffrance leur suggéra alors :

« Le Bien vous maintient dans une innocence confortable.

Moi, je vous révélerai ce qui vous manque encore. »

C’est ici que se produisit le Péché Originel.

Le Péché Originel ne fut pas simplement une désobéissance extérieure. Il fut un déplacement de foi.

Certaines créatures cessèrent d’avoir foi exclusivement dans les conditions favorables du Bien et commencèrent à accorder du crédit aux conditions défavorables proposées par la souffrance.

Elles acceptèrent progressivement l’idée :

• que la souffrance pouvait être utile ;

• qu’elle pouvait être nécessaire ;

• qu’elle pouvait rendre plus fortes ;

• qu’elle pouvait même être supérieure dans certains domaines au Bien déjà présent.

Elles commencèrent à considérer agréable ce qui était défavorable.

Et à cet instant, une brèche s’ouvrit dans le plan du Bien.

La souffrance, qui jusqu’alors ne pouvait que se proposer, obtint alors le droit de s’imposer.

La douleur apparut pour la première fois dans l’expérience réelle des créatures.

Et dès que cette douleur exista, la souffrance utilisa immédiatement sa propre présence comme argument :

« Vous voyez ?

Maintenant vous avez besoin de moi pour éviter ce qui fait mal.

Je suis nécessaire à votre survie. »

Ainsi se referma le cercle :

• la souffrance provoquait la douleur ;

• puis elle se présentait comme nécessaire pour gérer cette douleur ;

• et certaines créatures finirent par croire qu’elle avait toujours été indispensable.

Depuis cet événement, le monde est devenu une tension permanente entre deux orientations fondamentales.

D’un côté : le Bien, qui continue d’attirer les créatures par :

• la paix ;

• la cohérence ;

• la protection ;

• la création ;

• la justice ;

• le bien-être ;

• et les conditions favorables.

De l’autre : la souffrance, qui attire par :

• la peur ;

• la douleur ;

• le manque ;

• la domination ;

• la haine ;

• la promesse de puissance ;

• et les conditions défavorables.

Cependant, l’Accord Originel demeure toujours actif.

Ceux qui gardent foi au Bien et respectent les conditions favorables continuent de souffrir obligatoirement le moins possible, même si la souffrance peut désormais s’imposer à eux depuis qu’elle a pénétré le plan du Bien.

Et ceux qui accordent leur foi aux conditions défavorables s’exposent au plus de souffrance.

Ainsi, subir la souffrance et avoir foi en la souffrance deviennent deux réalités totalement différentes.

Une créature fidèle au Bien peut souffrir parce que la souffrance s’impose désormais dans le monde. Mais elle refuse de transformer cette souffrance en idéal, en vérité suprême ou en objet d’adoration. Elle continue d’orienter sa volonté vers les conditions favorables malgré la présence de la souffrance.

C’est pourquoi le Bien demeure patient avec Ses créatures et Se manifeste discrètement.

Car toutes Ses créatures, même lorsqu’elles se détournent de Lui, continuent encore de rechercher le bien-être. Même lorsqu’elles font souffrir, elles cherchent encore, de manière déformée, la paix, le soulagement, la satisfaction ou le bonheur.

Le Bien reconnaît donc encore en elles l’orientation originelle qu’Il a placée dans leur existence.

S’Il s’imposait totalement, le choix et la foi disparaîtraient. Il continue donc d’attirer sans écraser, de proposer sans torturer, de guider sans détruire la liberté intérieure.

Ainsi, malgré la pénétration de la souffrance dans le plan du Bien, la porte du retour demeure toujours ouverte.

Par la foi au Bien, par le respect des conditions favorables, par le refus de transformer la souffrance en vérité ultime, chaque créature peut encore minimiser la souffrance dans son existence et réincarner, ici et maintenant, une partie de l’harmonie originelle du commencement.

De la volonté à la relation au monde : l'aboutissement de la Religion du Bien

Introduction

La réflexion de la Religion du Bien part d'une distinction fondamentale entre deux principes éternels : le Bien et la souffrance.

Le Bien désigne l'ensemble des conditions favorables à une formation harmonieuse : ce qui permet à la vie, à la conscience, aux relations et aux choses de se former sans produire inutilement de souffrance. La souffrance, à l'inverse, désigne les conditions défavorables qui perturbent, dégradent ou empêchent cette formation harmonieuse et tendent vers davantage de souffrance.

Dans cette conception, le Bien est le Créateur : il crée tout ce qui existe à l'exception de la souffrance. La souffrance n'est donc pas considérée comme une création du Bien, mais comme une réalité qui détourne ce qui a été créé afin de produire davantage de souffrance lorsque les conditions favorables ne sont plus respectées.

Cependant, le cheminement de cette réflexion conduit à une question plus profonde : quel pouvoir possède réellement la volonté individuelle face à cette réalité ?

C'est cette question qui conduit finalement à une conception de la Religion du Bien moins centrée sur la transformation directe du monde extérieur et davantage sur la relation intérieure que nous entretenons avec lui.

1. La volonté fondamentale : ne pas souffrir

Chaque créature possède, dans cette conception, une volonté fondamentale : ne pas souffrir.

Cette volonté n'est pas simplement un désir particulier parmi d'autres. Elle constitue une orientation vers le Bien, puisque vouloir ne pas souffrir revient à rechercher les conditions favorables permettant une formation harmonieuse.

Valider cette volonté notemment par l'invocation signifie alors la reconnaître et l'entretenir : ne pas choisir volontairement la souffrance, ne pas chercher à l'imposer aux autres et chercher les conditions permettant qu'elle soit réduite autant que possible.

Cette validation constitue une forme de foi dans le Bien.

La foi n'est donc pas seulement une croyance intellectuelle. Elle peut être comprise comme le respect effectif des conditions favorables.

Ainsi :

avoir foi dans le Bien = maintenir la volonté de ne pas souffrir = respecter les conditions favorables à la formation harmonieuse.

Mais cette volonté rencontre une difficulté fondamentale : nous ne contrôlons pas entièrement la réalité extérieure.

2. La découverte de la limite de la volonté

On peut vouloir quelque chose sans être capable de le produire directement.

Une personne peut vouloir vivre sans souffrance et pourtant rencontrer une maladie, un accident, une injustice, une catastrophe ou une souffrance produite par quelqu'un d'autre.

Cela signifie que la volonté individuelle ne semble pas être, à elle seule, ce qui détermine toute la réalité extérieure.

Nous pouvons agir sur le monde. Nous pouvons construire, parler, coopérer, protéger, réparer ou neutraliser. Mais nos actions elles-mêmes dépendent de conditions que nous ne contrôlons pas entièrement.

Il devient alors nécessaire de distinguer deux choses :

la volonté comme orientation intérieure, et

la volonté comme pouvoir de modifier directement la réalité extérieure.

La première existe incontestablement dans l'expérience humaine. La seconde est limitée.

La Religion du Bien peut alors être comprise autrement : elle ne promet pas nécessairement que la volonté fera disparaître ce qui fait souffrir. Elle peut plutôt permettre à la personne de préserver intérieurement sa volonté de ne pas souffrir lorsque la réalité extérieure ne peut pas immédiatement être changée.

3. La découverte du voulu et de l'involontaire

Cette réflexion conduit à une autre difficulté : lorsqu'une souffrance apparaît, nous ne pouvons pas nécessairement savoir si elle était voulue.

Deux situations peuvent produire exactement la même apparence extérieure.

Première possibilité : la souffrance est choisie

La souffrance se présente comme une possibilité. Une créature ne valide pas sa volonté de ne pas souffrir et accepte cette proposition.

Elle peut alors participer à l'imposition de la souffrance aux autres.

Dans ce cas, il existe une volonté de produire ou de maintenir la souffrance. Le Bien doit alors chercher à protéger ceux qui ne l'ont pas choisie et, lorsque cela est nécessaire, mettre hors d'état de nuire ceux qui participent volontairement à son imposition.

Deuxième possibilité : la souffrance n'est choisie par personne

La souffrance se présente également, mais toutes les créatures valident leur volonté de ne pas souffrir.

Personne ne l'a donc choisie.

Elle peut néanmoins s'imposer et produire une souffrance réelle.

Dans ce cas, celui qui la subit n'est pas complice de son apparition. Il n'a pas choisi ce qu'il ressent.

Le Bien cherche alors uniquement à empêcher la souffrance de continuer à s'imposer.

4. Pourquoi les deux possibilités peuvent être indiscernables

C'est ici que la distinction entre le voulu et l'involontaire atteint une limite importante.

La même souffrance extérieure peut apparaître dans les deux situations.

Une personne peut souffrir parce qu'une autre a volontairement produit cette souffrance.

Mais elle peut également subir exactement la même souffrance alors que personne n'a voulu la produire.

Extérieurement, les deux situations peuvent donc être identiques.

La souffrance ressentie est réelle dans les deux cas.

Ce qui diffère est l'intention qui se trouve éventuellement derrière elle — et cette intention intérieure n'est pas directement observable.

Nous pouvons observer des actes, des conséquences, des paroles et des comportements. Nous ne pouvons pas voir directement la totalité de l'intériorité d'une autre personne.

Cela conduit à un principe de prudence :

L'existence d'une souffrance ne prouve pas, à elle seule, qu'une volonté de produire cette souffrance existe.

Il devient donc possible de distinguer :

la souffrance constatée,

l'intention supposée,

la responsabilité éventuelle.

Cette distinction est essentielle.

On peut devoir neutraliser une souffrance ou un danger sans être capable de déterminer avec certitude si quelqu'un l'a volontairement produit.

Ainsi, la neutralisation peut être certaine alors que l'attribution de l'intention demeure incertaine.

5. Neutraliser sans confondre neutralisation et domination

Dans les deux possibilités, le Bien cherche à faire cesser l'imposition de la souffrance.

Mais cela ne signifie pas qu'il cherche à dominer pour lui-même.

La neutralisation n'a de sens que lorsqu'elle vise à empêcher une imposition de la souffrance et à restaurer les conditions favorables.

Il existe donc une différence entre :

imposer sa volonté pour dominer, et

intervenir pour empêcher une souffrance de continuer à s'imposer.

Dans la première situation, une volonté cherche à soumettre.

Dans la seconde, l'intervention cherche à restaurer la possibilité pour chacun de vivre selon sa volonté de ne pas souffrir.

Cela permet de comprendre pourquoi la neutralisation constitue un principe important de la Religion du Bien tout en restant distincte de la vengeance.

La vengeance cherche à rendre une souffrance pour une souffrance.

La neutralisation cherche à mettre fin à l'imposition de la souffrance.

6. La réalité extérieure et la réalité intérieure

Mais une nouvelle découverte apparaît alors.

Même lorsque la réalité extérieure ne change pas, la réalité intérieure peut changer.

Deux personnes peuvent être confrontées au même événement et subir extérieurement le même impact, tout en le vivant intérieurement de manière différente.

La réalité extérieure peut rester identique :

même événement, même circonstance, même difficulté.

Mais la réalité intérieure peut varier :

peur, confiance, résistance, acceptation, interprétation, espoir, désespoir, calme ou amplification émotionnelle.

Cela ne signifie pas que la souffrance est imaginaire.

La souffrance intérieure est réelle.

Cela signifie simplement que son expérience subjective n'est pas nécessairement identique chez tous les individus confrontés à une même réalité extérieure.

Ainsi, la volonté de ne pas souffrir ne semble pas nécessairement capable de supprimer l'événement extérieur.

Elle peut cependant contribuer à déterminer la manière dont cet événement est vécu intérieurement.

7. Valider sa volonté sans souffrance

Dans cette perspective, « valider sa volonté sans souffrance » prend un sens nouveau.

Cela ne signifie plus :

« Je veux ne pas souffrir, donc la réalité extérieure doit devenir conforme à ma volonté. »

Cela signifie plutôt :

« Je ne choisis pas la souffrance, même lorsqu'elle est présente, et je maintiens intérieurement mon orientation vers le Bien. »

La validation devient donc une forme de fidélité intérieure.

Une personne peut subir une souffrance sans avoir choisi de la subir.

Elle peut également ressentir fortement cette souffrance sans devenir pour autant complice de ce qui la produit.

Subir n'est pas choisir.

Ressentir n'est pas consentir.

S'adapter n'est pas devenir complice.

Cette distinction protège également contre une interprétation culpabilisante : souffrir davantage ne signifie pas nécessairement avoir moins de foi ou avoir volontairement choisi la souffrance.

La volonté n'est pas entièrement maîtresse de l'expérience intérieure. Elle peut néanmoins constituer une orientation vers laquelle la personne revient.

8. La méditation comme pratique de cette orientation

C'est ici que la méditation prend une place particulière.

La méditation peut être comprise comme une pratique permettant d'observer ce qui se produit intérieurement sans chercher immédiatement à modifier la réalité extérieure.

Elle permet de regarder :

• ce qui arrive ;

• ce que cela produit intérieurement ;

• les pensées qui accompagnent l'événement ;

• la peur ou la résistance qui peuvent amplifier l'expérience ;

• la possibilité de revenir à une orientation vers le Bien.

Dans cette conception, méditer ne signifie donc pas croire que la pensée va magiquement transformer le monde.

La méditation devient plutôt un moyen de travailler sur la relation intérieure au monde.

La réalité extérieure peut rester la même.

Mais la manière de la vivre peut évoluer.

9. La résilience

Cette conception donne alors à la Religion du Bien une fonction particulière : favoriser la résilience.

La résilience ne signifie pas que l'on ne souffre plus.

Elle signifie que la souffrance n'a pas nécessairement besoin de déterminer entièrement la personne.

Un événement extérieur peut produire un premier impact.

La personne peut ensuite, autant qu'elle en est capable, éviter que cet impact soit continuellement amplifié intérieurement.

Il faut toutefois conserver une distinction essentielle : cette capacité n'est pas une obligation et n'est pas parfaitement contrôlable.

Une personne peut vouloir ne pas souffrir et souffrir énormément.

La Religion du Bien ne devrait donc pas dire :

« Si tu souffres, c'est parce que tu n'as pas suffisamment validé ta volonté. »

Elle pourrait plutôt dire :

« Même lorsque tu souffres, ta volonté de ne pas choisir la souffrance peut rester intacte. »

La résilience devient alors une possibilité offerte à l'intériorité, et non une culpabilité imposée à celui qui souffre.

10. Une relation au monde plutôt qu'une domination du monde

C'est peut-être l'aboutissement le plus important de cette réflexion.

Au début, la recherche du Bien peut donner l'impression qu'il faut trouver une manière de transformer la réalité extérieure pour la rendre conforme à notre volonté.

Mais le cheminement conduit à une autre possibilité :

La Religion du Bien ne consiste pas nécessairement à commander au monde ; elle consiste d'abord à apprendre comment être dans le monde sans choisir la souffrance.

Cela ne signifie évidemment pas qu'il ne faut plus agir.

Lorsqu'une souffrance peut être évitée, une action extérieure peut être nécessaire.

Lorsqu'une personne peut protéger quelqu'un, réparer une injustice, soigner, coopérer ou empêcher une violence, l'action demeure pleinement compatible avec le Bien.

Mais il existe également tout ce que nous ne pouvons pas immédiatement modifier.

C'est alors que la dimension intérieure devient essentielle.

On peut résumer cette distinction ainsi :

Lorsque nous pouvons agir sur la réalité extérieure : nous agissons.

Lorsque nous ne pouvons pas immédiatement la modifier : nous travaillons sur notre manière de la vivre.

L'un n'annule pas l'autre.

11. Le paradoxe de la volonté

La réflexion aboutit ainsi à un paradoxe.

Nous découvrons que notre volonté n'est peut-être pas souveraine sur la réalité extérieure, alors même qu'elle peut avoir une grande importance dans notre réalité intérieure.

Nous voulons ne pas souffrir.

Cette volonté ne suffit pas nécessairement à empêcher qu'une souffrance apparaisse.

Mais elle peut nous permettre de ne pas faire de cette souffrance une volonté de souffrir, de ne pas la choisir volontairement et de ne pas lui donner nécessairement toute la place dans notre intériorité.

Ainsi, la volonté n'est pas supprimée.

Elle change de fonction.

Elle n'est plus comprise principalement comme un pouvoir de commander au monde.

Elle devient une orientation intérieure vers le Bien.

12. La Religion du Bien comme rapport entre trois réalités

La réflexion peut finalement être résumée par trois niveaux.

La réalité extérieure

C'est ce qui arrive indépendamment de notre représentation subjective immédiate.

La volonté

C'est notre orientation intérieure, notamment la volonté fondamentale de ne pas souffrir.

La réalité intérieure

C'est la manière subjective dont nous vivons ce qui arrive.

La Religion du Bien se situe particulièrement dans le rapport entre ces trois niveaux.

Elle ne prétend pas nécessairement que :

volonté → transformation automatique du monde extérieur.

Elle propose plutôt :

réalité extérieure → rencontre avec la volonté → formation de la réalité intérieure.

Et lorsque l'action extérieure est possible, la volonté peut également passer par l'action afin de protéger ou de restaurer les conditions favorables.

13. Le principe final

La Religion du Bien peut alors être comprise comme une recherche de formation harmonieuse à deux niveaux.

À l'extérieur :

réduire les conditions défavorables, protéger les êtres, empêcher les impositions de souffrance et restaurer les conditions favorables lorsque cela est possible.

À l'intérieur :

maintenir la volonté de ne pas choisir la souffrance, ne pas confondre souffrance subie et souffrance voulue, et développer une relation intérieure qui permette de traverser la réalité avec davantage de résilience.

Le Bien ne demande donc pas nécessairement que le monde soit immédiatement conforme à notre volonté.

Il demande d'abord que notre volonté reste orientée vers ce qui favorise la formation harmonieuse.

Et lorsque la réalité extérieure ne peut pas être changée immédiatement, cette orientation peut devenir une manière de ne pas laisser la souffrance extérieure déterminer entièrement notre réalité intérieure.

Conclusion

Le cheminement de la Religion du Bien conduit ainsi d'une recherche sur la nature du Bien et de la souffrance vers une réflexion sur la volonté, puis sur la distinction entre le voulu et l'involontaire, et finalement vers une compréhension de la relation entre réalité extérieure et réalité intérieure.

La découverte essentielle est peut-être la suivante :

Nous ne contrôlons pas nécessairement la réalité extérieure par notre volonté, mais notre volonté peut rester orientée vers le Bien dans la manière dont nous rencontrons cette réalité.

La souffrance peut être volontaire ou involontaire. Elle peut être produite par quelqu'un ou apparaître sans que personne ne l'ait choisie. Dans les deux cas, elle peut avoir la même apparence extérieure.

C'est pourquoi il faut éviter de confondre souffrance et intention, subir et consentir, responsabilité et simple causalité.

Le Bien peut alors poursuivre deux fonctions complémentaires :

neutraliser extérieurement la souffrance lorsqu'une action est possible ;

et préserver intérieurement la volonté de ne pas choisir la souffrance lorsque la réalité extérieure échappe à notre contrôle.

La méditation devient dans ce contexte une pratique possible de cette seconde fonction : non pas transformer magiquement le monde par la pensée, mais observer et former notre rapport intérieur à ce qui nous arrive.

Ainsi, l'aboutissement de la Religion du Bien n'est peut-être pas la découverte d'un moyen de contrôler la réalité.

C'est peut-être la découverte que le véritable domaine immédiat de notre volonté est d'abord notre relation au réel.

Nous pouvons chercher à transformer le monde lorsque nous le pouvons.

Mais lorsque nous ne le pouvons pas, nous pouvons encore chercher à ne pas transformer la souffrance subie en une souffrance intérieure supplémentaire.

Et c'est peut-être là que se trouve la dernière expression de la foi dans le Bien :

ne pas choisir la souffrance, ne pas la confondre avec notre volonté, agir pour la neutraliser lorsqu'il est possible de le faire, et préserver intérieurement les conditions favorables qui permettent de continuer à vivre, à comprendre et à se former harmonieusement malgré ce que le monde extérieur impose.

II. Théorie de l'Expansion par la Condensation (TEC) ou Modèle Standard et Théorie du Tout (TdT)

Billet posté par Fhink dans La religion du Bien · le 20 juillet

309 vues

II. Théorie de l'Expansion par la Condensation (TEC) et Théorie du Tout (TdT)

Et si l'univers de base était infiniment grand alors infini en temps donc

l'espace et le temps sont éternels. Et que ce que l'on appelle Big Bang est en fait une implosion de cet univers. Depuis cette implosion la matière court vers l'infiniment petit, matière au début sous forme de gaz qui remplit tout cet univers, se condensant après implosion. Condensation, grâce à la gravitation et les trous noirs, sous forme d'amas de galaxies, ce qui mécaniquement crée de plus en plus de distance entre ces amas expliquant l'expansion entre ces amas dans l'univers sans avoir besoin d'énergie noire magique pour l'expliquer. Et lorsque la condensation devient extrême causant une expansion qui devient alors un vide critique alors il y a une nouvelle implosion, donc un nouveau cycle et donc cycles à l'infini.

L'expansion représente où la matière ne peut se condenser et donc ne peut pas se former harmonieusement évitant ainsi le chaos et cette expansion est causée par la condensation qui réduit le chaos et permettant la formation harmonieuse dans cette condensation. Et quand cette expansion devient extrême et qu'un vide critique est atteint par une condensation extrême c'est qu'il n'y a plus de possibilités de formation harmonieuse. Alors pour rétablir la formation harmonieuse il y a implosion et nouveau cycle.

Et alors la Théorie du Tout réunit les 4 forces fondamentales et la TEC sous un coefficient de formation harmonieuse qui prédit où se font ces formations correspondant avec les données d'observations dans l'univers ancien jusqu'à nos jours.

Peut être que la vie biologique est un des summum de la formation harmonieuse que l'on trouve dans l'univers. On le dit parfois que des réglages fins (conditions favorables) ont permis la formation harmonieuse dans l'univers dont la vie

(adn).

Et ces conditions favorables peuvent être vues de manière métaphysique comme Créatrices (Créateur).

Réflexion sur l'origine de la Théorie de l'Expansion par la Condensation (TEC)

J'ai réalisé que l'origine de la Théorie de l'Expansion par la Condensation (TEC) reposait sur une interprétation issue de certaines vulgarisations du modèle cosmologique standard.

Initialement, je comprenais ces vulgarisations comme affirmant que les amas de galaxies s'éloignaient tous mutuellement du fait de l'expansion de l'Univers. Cette compréhension m'avait conduit à imaginer une explication alternative : l'éloignement des grandes structures pourrait être une conséquence mécanique des phénomènes de condensation gravitationnelle, sans qu'il soit nécessaire d'introduire une expansion fondamentale de l'espace.

En approfondissant le sujet, j'ai posé la question suivante :

« Existe-t-il des amas vers lesquels notre région de l'Univers se déplace gravitationnellement, mais qui, malgré ce mouvement de rapprochement, s'éloignent tout de même de nous parce que l'expansion est plus forte ? »

La réponse est oui. À grande échelle, la vitesse observée est la combinaison d'un mouvement gravitationnel local (vitesse particulière) et de l'expansion cosmologique. Il est donc possible de se déplacer en direction d'un amas tout en voyant la distance qui nous en sépare continuer d'augmenter, car l'expansion de l'espace l'emporte sur le rapprochement gravitationnel.

Cette précision montre que les vulgarisations que j'avais lues simplifiaient fortement la réalité. Le modèle standard ne dit pas que tous les amas s'éloignent les uns des autres de manière uniforme ; il prend déjà en compte les

mouvements gravitationnels locaux.

Cette découverte est importante, car elle conduit à réexaminer la motivation initiale de la TEC. Celle-ci est née d'une compréhension simplifiée du modèle standard. Cela ne démontre pas à lui seul que la TEC est fausse, mais cela signifie que son point de départ reposait sur une représentation incomplète de la cosmologie actuelle.

Cette réflexion illustre une démarche normale de recherche : une hypothèse peut naître d'une intuition ou d'une interprétation partielle, puis être réévaluée lorsque de nouvelles informations permettent de mieux comprendre le phénomène étudié.

Réflexion sur l'évolution de la Théorie de l'Expansion par la Condensation (TEC)

Au cours de mes réflexions, j'ai pris conscience d'une distinction importante concernant la Théorie de l'Expansion par la Condensation (TEC).

À l'origine, la TEC était une hypothèse cosmologique. Elle est née d'une interprétation de certaines vulgarisations du modèle cosmologique standard. Je pensais alors que l'éloignement des amas de galaxies pouvait être expliqué mécaniquement par la condensation gravitationnelle de la matière, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir l'expansion de l'espace ni l'énergie noire.

En approfondissant le sujet, j'ai découvert que cette motivation reposait sur une compréhension simplifiée du modèle standard. En réalité, la cosmologie actuelle prend déjà en compte les mouvements gravitationnels locaux des amas de galaxies en plus de l'expansion cosmologique. Cette découverte ne démontre pas directement que la TEC est fausse, mais elle retire une partie de la motivation qui avait conduit à son élaboration.

Cependant, cette remise en question m'a conduit à une réflexion plus profonde.

Même si la TEC n'est pas confirmée comme théorie cosmologique, les concepts qu'elle a fait émerger conservent une cohérence dans un tout autre domaine.

Les notions de condensation, d'expansion, de vide critique et d'implosion peuvent être comprises non plus comme une description de l'évolution de l'Univers physique, mais comme une manière de représenter l'évolution des systèmes complexes.

Dans cette nouvelle lecture, la condensation représente les processus qui favorisent la coopération, la confiance, la stabilité et la formation harmonieuse. L'expansion représente au contraire les dynamiques de fragmentation, de polarisation et de désorganisation. Le vide critique correspond au moment où les mécanismes de cohésion deviennent insuffisants pour maintenir l'équilibre du système. Enfin, l'implosion décrit une réorganisation profonde qui survient lorsqu'un système ne peut plus conserver sa structure.

La TEC devient ainsi moins une théorie cosmologique qu'un modèle conceptuel permettant d'étudier la dynamique des systèmes humains, sociaux, politiques ou géopolitiques.

C'est précisément cette évolution qui a conduit à la construction du cadre d'analyse fondé sur le Bien, la souffrance, les Conditions Favorables, l'Indice de Formation Harmonieux (IFH) et la TEC.

Dans ce cadre, la TEC n'a plus pour fonction principale d'expliquer l'origine ou l'évolution de l'Univers. Elle sert à décrire les trajectoires des systèmes : leur tendance vers davantage de cohésion ou, au contraire, vers davantage de

fragmentation.

Autrement dit, même si son origine cosmologique s'avérait inexacte ou incomplète, la TEC conserve une valeur comme outil d'analyse. Son intérêt ne dépend plus de la validité de son hypothèse initiale, mais de la pertinence des concepts qu'elle apporte et de leur capacité à organiser l'observation des phénomènes.

C'est pourquoi la question essentielle n'est plus de savoir si la TEC décrit correctement l'Univers physique. La véritable question devient :

Le cadre d'analyse inspiré de la TEC permet-il de mieux comprendre les dynamiques des systèmes complexes et produit-il des analyses cohérentes, voire prédictives, lorsqu'il est confronté aux faits ?

Cette évolution illustre qu'une intuition peut naître d'une compréhension incomplète d'un phénomène, tout en donnant naissance à des concepts qui trouvent ensuite leur utilité dans un domaine différent. La valeur du cadre d'analyse ne repose donc plus sur la validité de la TEC en cosmologie, mais sur sa capacité à fournir une grille de lecture cohérente et utile pour analyser l'évolution des systèmes humains.

II. Théorie de l'Expansion par la Condensation (TEC) ou Modèle Standard et Théorie du Tout (TdT)

Le Bien Infiniment Grand imagine le vide de souffrance qui fait le plein de bien.

Le plein est un univers où l'expansion de l'univers représente l'agrandissement du bien pour mieux se sentir et la gravitation condense, comprime la matière comme pour rapetisser la souffrance pour atténuer la souffrance. Alors la vie apparaît avec la contrainte de la sélection qui élimine seulement la souffrance laissant place au reste divers et varié. Dont l'humain, expert en perception pour que l'univers ne soit que sans souffrance.

L'expansion représente où la matière ne peut se condenser et donc ne peut pas se former harmonieusement évitant ainsi le chaos et la condensation réduit le chaos et permettant la formation harmonieuse dans cette condensation.

Et alors la Théorie du Tout réunit les 4 forces fondamentales et le modèle standard sous un coefficient de formation harmonieuse qui prédit où se font ces formations correspondant avec les données d'observations dans l'univers ancien jusqu'à nos jours.

Peut être que la vie biologique est un des summum de la formation harmonieuse que l'on trouve dans l'univers. On le dit parfois que des réglages fins (conditions favorables) ont permis la formation harmonieuse dans l'univers dont la vie.

Et ces conditions favorables peuvent être vues de manière métaphysique comme Créatrices (Créateur).

Si l'on accorde une dimension métaphysique aux conditions, alors l'espace primordial peut être compris comme l'ensemble des conditions favorables ayant permis la formation harmonieuse des structures de l'univers.

Ces conditions favorables se distinguent des conditions défavorables par leurs effets : les unes permettent, maintiennent et favorisent la formation harmonieuse, tandis que les autres la perturbent, la dégradent ou l'empêchent.

En ce sens, on peut voir dans les conditions favorables une forme de conscience entendue comme discernement.

À partir de cet espace primordial, les structures se forment progressivement : astres, vie, puis conscience. La conscience qui apparaît devient alors capable de discerner explicitement les conditions favorables des conditions défavorables et de contribuer au maintien des premières pour son propre développement.

Il existe ainsi une continuité entre l'espace primordial compris comme conditions favorables et la conscience qui en découle. Les conditions favorables donnent naissance à une conscience capable de reconnaître et de maintenir les conditions favorables qui l'ont rendue possible.

On peut alors parler d'une néguentropie de conscience relative aux conditions favorables : ce qui était d'abord présent implicitement dans l'espace primordial se prolonge dans une conscience capable de contribuer à son propre maintien à travers le maintien des conditions favorables.

III. CADRE D'ANALYSE

Billet posté par Fhink dans La religion du Bien · le 20 juillet

252 vues

Cadre général d’analyse fondé sur le Bien, la souffrance, les Conditions Favorables, l’Indice de Formation Harmonieux (IFH) et la Théorie de l’Expansion par la Condensation (TEC)

Introduction

Ce cadre d’analyse propose une méthode unifiée pour étudier les phénomènes humains, sociaux, politiques, géopolitiques, économiques, culturels et technologiques.

Son objectif n’est pas d’abord de déterminer qui a raison ou qui a tort, ni de désigner des coupables ou des vainqueurs. Il cherche avant tout à comprendre dans quelle mesure une situation favorise ou entrave les conditions permettant une existence harmonieuse.

L’idée centrale est que tout système, qu’il s’agisse d’une personne, d’une société, d’une institution ou d’un ensemble de relations internationales, dépend de certaines conditions nécessaires à sa stabilité et à son développement. Lorsque ces conditions sont respectées, les structures peuvent se former, se maintenir et évoluer de manière relativement harmonieuse. Lorsqu’elles sont dégradées ou détruites, apparaissent alors différentes formes de souffrance, de fragmentation et de désorganisation.

Le cadre repose sur cinq piliers principaux :

- le Bien ;
- la souffrance ;
- les Conditions Favorables ;
- l’Indice de Formation Harmonieux (IFH) ;
- la Théorie de l’Expansion par la Condensation (TEC).

L’ensemble constitue un système cohérent permettant d’analyser aussi bien l’état présent d’une situation que sa trajectoire future.

Le Bien

Dans ce cadre, le Bien désigne l’ensemble des conditions qui rendent possible une formation harmonieuse.

Le Bien n’est pas défini par une tradition particulière, une idéologie ou une appartenance politique. Il est défini par ses effets observables.

Relèvent du Bien tout ce qui tend à :

• protéger la vie ;

• favoriser la création ;

• renforcer la coopération ;

• accroître la stabilité ;

• développer la compréhension ;

• maintenir la cohésion ;

• réduire les souffrances évitables.

Le Bien agit comme un principe organisateur. Il correspond à tout ce qui augmente la capacité d’un système à se former, se maintenir et se développer sans dégradation inutile.

Une action est donc évaluée non selon son apparence ou son discours, mais selon son effet réel sur les conditions favorables à l’existence harmonieuse.

La souffrance

La souffrance désigne l’ensemble des phénomènes qui dégradent ou empêchent la formation harmonieuse.

Elle comprend :

• la douleur physique ;

• la douleur morale ;

• les menaces qui produisent ces douleurs ;

• les mécanismes qui les amplifient.

La souffrance n’est pas considérée ici comme un principe créateur.

Elle apparaît lorsque les conditions favorables nécessaires à la stabilité et au développement sont violées, affaiblies ou détournées.

Le cadre reconnaît cependant une distinction fondamentale.

Certaines souffrances peuvent s’imposer à un système :

• maladie ;

• catastrophe ;

• accident ;

• agression ;

• conflit ;

• contrainte naturelle.

Dans ces situations, il peut être nécessaire de composer avec une souffrance présente afin d’éviter une souffrance plus grande.

Cette distinction est essentielle.

Le cadre ne prétend pas qu’aucune souffrance n’existe.

Il affirme seulement qu’une souffrance n’acquiert jamais une valeur positive par sa simple existence.

La souffrance peut être tolérée lorsqu’elle accompagne une réduction globale de la souffrance, mais elle ne constitue jamais un objectif en elle-même.

Le principe de composition

L’un des fondements du modèle consiste à distinguer deux situations :

• produire une souffrance ;

• composer avec une souffrance qui s’impose.

Une opération chirurgicale, une rééducation, une mesure de protection ou une intervention d’urgence peuvent engendrer une souffrance immédiate tout en réduisant une souffrance plus importante à long terme.

Dans ces cas, la souffrance n’est pas recherchée.

Elle constitue une conséquence tolérée d’une action orientée vers un résultat globalement plus favorable.

Le cadre appelle cette logique le principe de composition.

Ce principe joue un rôle central dans l’analyse des conflits, des politiques publiques, des décisions institutionnelles et des choix collectifs.

Conditions Favorables et Conditions Défavorables

Les Conditions Favorables représentent les paramètres qui permettent à une structure de se développer harmonieusement.

Elles peuvent prendre des formes différentes selon le domaine étudié.

Dans une société, elles incluent notamment :

• la sécurité ;

• la confiance ;

• la stabilité ;

• la justice ;

• la coopération ;

• l’accès à l’information ;

• la protection des populations ;

• la possibilité de dialogue.

Dans l’économie :

• accès aux ressources ;

• stabilité matérielle ;

• prévisibilité ;

• résilience.

Dans les relations internationales :

• diplomatie ;

• coopération ;

• mécanismes de confiance ;

• protection des civils ;

• limitation des conflits.

Plus les Conditions Favorables augmentent, plus les systèmes tendent à produire de l’harmonie.

À l’inverse, les Conditions Défavorables regroupent les facteurs qui empêchent ou dégradent la formation harmonieuse :

• guerre ;

• corruption ;

• désinformation ;

• fragmentation ;

• pauvreté extrême ;

• exclusion ;

• polarisation excessive ;

• effondrement institutionnel.

Ces facteurs augmentent généralement la souffrance et réduisent la stabilité globale du système.

La logique du pivot

La logique du pivot constitue l’un des éléments les plus originaux du cadre.

Un pivot est un élément capable de modifier la trajectoire globale d’un système.

Il peut s’agir :

• d’une décision ;

• d’une réforme ;

• d’une innovation ;

• d’une institution ;

• d’un changement culturel ;

• d’une médiation ;

• d’un événement historique.

Le pivot n’est jamais évalué uniquement selon son apparence immédiate.

Il est évalué selon ses conséquences nettes sur les Conditions Favorables et sur l’Harmonie globale.

Ainsi :

une mesure difficile peut devenir un pivot favorable si elle évite une souffrance plus grande ;

tandis qu’une mesure populaire peut devenir un pivot défavorable si elle augmente la fragmentation ou la souffrance.

Cette logique permet de dépasser les oppositions superficielles pour examiner les effets réels des événements.

Cadre général d’analyse fondé sur le Bien, la souffrance, les Conditions Favorables, l’Indice de Formation Harmonieux (IFH) et la Théorie de l’Expansion par la Condensation (TEC)

L’Indice de Formation Harmonieux (IFH)

Afin de disposer d’un outil permettant d’évaluer concrètement le degré d’organisation d’un système, le cadre introduit l’Indice de Formation Harmonieux (IFH).

L’IFH mesure la capacité d’un système à maintenir des structures stables, cohérentes et favorables à une existence harmonieuse.

L’idée fondamentale est qu’une société, une institution, un organisme vivant ou un ensemble géopolitique ne peut fonctionner durablement que si plusieurs dimensions essentielles demeurent suffisamment organisées.

L’IFH cherche donc à quantifier le niveau de formation harmonieuse d’un système à travers plusieurs dimensions complémentaires.

Le modèle distingue quatre composantes principales.

IFH_cosmos

L’IFH_cosmos mesure la stabilité générale de l’environnement dans lequel évolue le système étudié.

Selon le contexte, il peut concerner :

• la stabilité géopolitique ;

• la stabilité environnementale ;

• la résilience des infrastructures ;

• la prévisibilité du système global ;

• l’équilibre entre les différents acteurs.

Lorsque les guerres, les crises majeures ou les catastrophes se multiplient, l’IFH_cosmos tend à diminuer.

Lorsque la coopération, la stabilité et la prévisibilité augmentent, l’IFH_cosmos tend à s’élever.

IFH_biologie

L’IFH_biologie mesure le degré de protection de la vie.

Il prend notamment en compte :

• la santé ;

• la sécurité physique ;

• l’accès aux soins ;

• la nutrition ;

• la protection des populations ;

• la réduction des pertes humaines.

Toute situation qui menace directement la vie tend à faire baisser cet indice.

À l’inverse, les politiques de santé, les systèmes de protection et les progrès médicaux tendent à l’augmenter.

IFH_social

L’IFH_social mesure le niveau de cohésion collective.

Il inclut :

• la confiance entre les individus ;

• la stabilité des institutions ;

• la qualité de la coopération ;

• le respect des règles communes ;

• la capacité d’action collective.

Les phénomènes de fragmentation, de polarisation ou de défiance institutionnelle contribuent généralement à diminuer cet indice.

Les mécanismes favorisant la coopération et la cohésion le renforcent.

IFH_conscience

L’IFH_conscience mesure la qualité du discernement collectif.

Il concerne notamment :

• la capacité de dialogue ;

• l’accès à une information fiable ;

• la compréhension mutuelle ;

• la réflexion critique ;

• la lucidité face aux problèmes.

Cet indice devient particulièrement important dans les sociétés modernes où l’information joue un rôle majeur dans la formation des décisions collectives.

La désinformation, la manipulation ou la déshumanisation tendent à le réduire.

Le dialogue, l’éducation et la compréhension mutuelle tendent à l’augmenter.

Évaluation des IFH

Chaque composante de l’IFH est représentée par une valeur comprise entre 0 et 1.

De manière simplifiée :

• 0 correspond à une désorganisation extrême ;

• 1 correspond à une organisation harmonieuse maximale.

Ces valeurs n’ont pas vocation à produire une précision absolue.

Elles servent principalement à comparer des situations, à identifier les zones de fragilité et à suivre l’évolution d’un système dans le temps.

L’objectif n’est pas de prétendre mesurer parfaitement la réalité.

L’objectif est de disposer d’une grille cohérente permettant d’analyser les tendances.

Formalisation de l’Harmonie

Une fois les Conditions Favorables et les différents IFH évalués, le cadre introduit une mesure synthétique appelée Harmonie.

La relation utilisée est :

Cette formule exprime une idée simple.

Même lorsqu’un système possède plusieurs dimensions relativement solides, une forte dégradation des Conditions Favorables limite sa capacité globale à fonctionner harmonieusement.

Inversement, lorsque les Conditions Favorables sont élevées, les différentes dimensions de l’IFH peuvent pleinement contribuer à la stabilité du système.

L’Harmonie représente donc une mesure synthétique de la capacité du système à maintenir une existence organisée et stable.

Formalisation de la souffrance

Le cadre introduit ensuite une mesure complémentaire appelée Souffrance.

Après normalisation de l’Harmonie sur sa valeur maximale théorique, la souffrance est définie comme :

Cette relation traduit une hypothèse fondamentale du modèle :

la souffrance augmente lorsque les conditions favorables diminuent et lorsque les structures harmonieuses se dégradent.

Ainsi :

• Harmonie élevée → souffrance faible ;

• Harmonie faible → souffrance élevée.

La souffrance n’est donc pas considérée comme une force indépendante entrant dans le système.

Elle apparaît comme un indicateur du degré de dégradation des conditions permettant la formation harmonieuse.

Interprétation du modèle

Il est important de comprendre que ces équations ne prétendent pas constituer une loi physique universelle comparable aux lois de la mécanique ou de la thermodynamique.

Elles jouent un rôle de modélisation.

Elles permettent :

• d’organiser l’analyse ;

• de comparer différentes situations ;

• d’identifier des facteurs favorables ou défavorables ;

• d’étudier les conséquences possibles de certaines décisions.

Le modèle fonctionne donc comme une grille de lecture systémique.

Il cherche à rendre visibles des relations souvent dispersées entre stabilité, coopération, confiance, protection de la vie et souffrance collective.

Pourquoi utiliser une mesure harmonique ?

Les analyses classiques se concentrent souvent sur :

• les rapports de force ;

• les intérêts ;

• les idéologies ;

• les responsabilités.

Ces approches sont utiles mais laissent parfois de côté une question plus fondamentale :

quelles sont les conséquences globales d’un événement sur la capacité du système à maintenir une existence harmonieuse ?

Le cadre proposé cherche précisément à répondre à cette question.

Il ne demande pas uniquement :

« Qui gagne ? »

ou :

« Qui a raison ? »

Il demande également :

« Les conditions favorables à la formation harmonieuse augmentent-elles ou

diminuent-elles ? »

Cette différence de perspective constitue le cœur du modèle.

Vers une lecture dynamique

Jusqu’ici, le cadre a principalement étudié les systèmes comme des photographies instantanées.

Le Mode 1 fournit donc un diagnostic structurel :

• état actuel des Conditions Favorables ;

• niveau des différents IFH ;

• niveau global d’Harmonie ;

• niveau global de Souffrance ;

• identification des pivots favorables ou défavorables.

Mais un système ne reste jamais immobile.

Les sociétés évoluent.

Les conflits évoluent.

Les institutions évoluent.

Les individus évoluent.

Pour comprendre ces trajectoires, il devient nécessaire d’ajouter une dimension temporelle.

C’est précisément le rôle de la Théorie de l’Expansion par la Condensation (TEC), qui constitue le fondement du Mode 2 d’analyse dynamique.

Cadre général d’analyse fondé sur le Bien, la souffrance, les Conditions Favorables, l’Indice de Formation Harmonieux (IFH) et la Théorie de l’Expansion par la Condensation (TEC)

Justice, neutralisation et escalade

L’une des distinctions les plus importantes du cadre concerne la différence entre la neutralisation défensive et l’escalade punitive.

Cette distinction vise à éviter une confusion fréquente dans l’analyse des conflits : toute utilisation de la force n’a pas nécessairement la même signification ni les mêmes conséquences structurelles.

Le cadre considère qu’il existe une différence fondamentale entre :

• empêcher une souffrance plus grande ;

• produire une souffrance en retour.

Cette différence constitue le cœur de la distinction entre justice et vengeance.

La neutralisation défensive

La neutralisation défensive désigne toute action dont l’objectif principal consiste à empêcher une souffrance plus grande.

Ses finalités peuvent être :

• protéger des populations ;

• empêcher une agression ;

• limiter une menace ;

• mettre hors d’état de nuire un acteur dangereux ;

• préserver des conditions favorables à la stabilité.

Dans ce cadre, la neutralisation n’a pas pour objectif de faire souffrir.

La souffrance éventuellement produite n’est pas recherchée pour elle-même.

Elle apparaît comme une conséquence tolérée d’une action visant à réduire une souffrance globale plus importante.

Cette logique correspond au principe de composition introduit précédemment.

La neutralisation est représentée par :

Pn = puissance de neutralisation défensive

Plus Pn augmente, plus un système développe sa capacité à protéger les structures harmonieuses contre les facteurs de désorganisation.

L’escalade punitive

L’escalade punitive repose sur une logique différente.

Son objectif principal n’est plus d’empêcher une souffrance plus grande.

Son objectif devient de répondre à une souffrance par une nouvelle souffrance.

Elle peut prendre diverses formes :

• représailles ;

• vengeance ;

• humiliation ;

• démonstration de force ;

• punition pour elle-même ;

• logique de domination.

Le cadre considère que cette dynamique tend généralement à alimenter la fragmentation.

Elle produit souvent des boucles auto-renforçantes :

souffrance → réaction punitive → nouvelle souffrance → nouvelle réaction punitive.

Cette dynamique est représentée par :

Pe = puissance d’escalade punitive

Plus Pe augmente, plus les risques de fragmentation et de désorganisation augmentent.

La justice

La justice occupe une position particulière.

Dans ce cadre, elle n’est ni une absence d’action ni une vengeance.

La justice vise à empêcher de nuire.

Elle agit comme une forme de neutralisation légitime.

Son objectif n’est pas :

• de faire souffrir ;

• d’humilier ;

• de se venger.

Son objectif est :

• protéger ;

• réparer ;

• prévenir ;

• maintenir les conditions favorables à la coexistence.

La justice constitue donc un mécanisme de stabilisation.

Elle cherche à limiter la souffrance future plutôt qu’à reproduire la souffrance passée.

La Théorie de l’Expansion par la Condensation (TEC)

Le Mode 1 permet d’évaluer l’état d’un système.

Mais un système peut être stable aujourd’hui et devenir instable demain.

Pour comprendre cette évolution, le cadre introduit la Théorie de l’Expansion par la Condensation (TEC).

La TEC constitue la dimension dynamique du modèle.

Elle décrit la manière dont les systèmes évoluent dans le temps.

Son hypothèse centrale est que les structures suivent généralement des cycles caractérisés par des phases de formation, de dispersion, de crise et de réorganisation.

Les quatre phases fondamentales

1. Condensation

La condensation correspond à une phase de formation harmonieuse.

Elle se caractérise par :

• coopération ;

• confiance ;

• stabilité ;

• cohésion ;

• prévisibilité ;

• capacité de dialogue.

Dans une société, cela peut correspondre à :

• des institutions fonctionnelles ;

• une confiance suffisante ;

• une faible fragmentation ;

• une coopération élevée.

Dans les relations internationales, cela peut correspondre à :

• des accords ;

• des mécanismes de confiance ;

• une diplomatie active ;

• une stabilité géopolitique relative.

La condensation favorise généralement l’augmentation des différents IFH.

2. Expansion

L’expansion correspond à une phase de dispersion.

Elle se manifeste par :

• polarisation ;

• fragmentation ;

• conflits ;

• perte de confiance ;

• tensions croissantes.

L’expansion ne signifie pas nécessairement un effondrement immédiat.

Elle désigne une dynamique où les mécanismes de cohésion deviennent progressivement moins efficaces.

Lorsque l’expansion domine durablement, les IFH tendent à diminuer.

3. Vide critique

Le vide critique correspond à un seuil.

À ce stade :

• les mécanismes stabilisateurs ne fonctionnent plus correctement ;

• la confiance devient insuffisante ;

• la coopération devient extrêmement difficile ;

• les structures peinent à maintenir leur cohérence.

Le vide critique représente donc une zone de vulnérabilité maximale.

Le système n’est pas encore nécessairement détruit.

Mais sa capacité de formation harmonieuse devient très faible.

4. Implosion

L’implosion correspond à une réorganisation brutale.

Lorsque les tensions accumulées deviennent trop importantes, le système est contraint de se restructurer.

Cette restructuration peut prendre des formes très différentes :

• crise institutionnelle majeure ;

• révolution ;

• guerre élargie ;

• effondrement organisationnel ;

• recomposition profonde des équilibres.

L’implosion n’est pas forcément la fin du système.

Elle constitue souvent la transition vers une nouvelle phase de condensation.

Les variables dynamiques

Pour étudier ces trajectoires, le cadre utilise plusieurs variables principales.

Pn(t)

Puissance de neutralisation défensive.

Elle représente la capacité du système à :

• protéger ;

• stabiliser ;

• empêcher les dégradations.

Pe(t)

Puissance d’escalade punitive.

Elle représente les mécanismes qui amplifient les tensions :

• représailles ;

• vengeance ;

• démonstrations de force ;

• humiliations.

D(t)

Diplomatie ou capacité effective de dialogue.

Cette variable mesure :

• la négociation ;

• la médiation ;

• les mécanismes de désescalade ;

• les espaces de coopération.

F(t)

Fragmentation.

Elle représente :

• les divisions ;

• la polarisation ;

• la perte de cohésion ;

• la dispersion des acteurs.

C(t)

Confiance minimale.

Il ne s’agit pas d’une confiance totale.

Il s’agit simplement du niveau minimal permettant :

• le dialogue ;

• les engagements ;

• les accords ;

• les mécanismes de vérification.

Le diagnostic dynamique

Le diagnostic dynamique repose sur l’équilibre entre ces variables.

Une règle simplifiée du modèle est :

Si :

Pe > D

alors le système tend vers l’expansion.

Si :

D > Pe

alors le système tend vers la condensation.

Cette règle ne prétend pas décrire toute la complexité du réel.

Elle exprime simplement une idée fondamentale :

une société où l’escalade domine durablement le dialogue tend à se fragmenter ;

une société où le dialogue domine durablement l’escalade tend à se stabiliser.

La confiance agit alors comme un multiplicateur de stabilité.

La fragmentation agit comme un multiplicateur d’instabilité.

Articulation entre Mode 1 et Mode 2

Le cadre comporte donc deux niveaux complémentaires.

Mode 1 : analyse harmonique

Le Mode 1 répond à la question :

Quel est l’état actuel du système ?

Il mesure :

• les Conditions Favorables ;

• les différents IFH ;

• l’Harmonie ;

• la Souffrance.

Il fournit une photographie structurelle.

Mode 2 : analyse dynamique

Le Mode 2 répond à la question :

Vers où le système évolue-t-il ?

Il mesure :

• les dynamiques de fragmentation ;

• les mécanismes de stabilisation ;

• les risques de crise ;

• les possibilités de recondensation.

Il fournit une analyse de trajectoire.

Le Mode 1 décrit la position.

Le Mode 2 décrit le mouvement.

L’un sans l’autre reste incomplet.

Un système peut présenter une souffrance élevée tout en s’améliorant.

Inversement, un système relativement stable peut évoluer rapidement vers davantage de fragmentation.

C’est pourquoi les deux approches doivent être utilisées conjointement.

La question centrale du cadre

Au terme de cette construction théorique, le cadre transforme profondément la manière d’aborder les phénomènes humains.

Au lieu de demander uniquement :

« Qui a raison ? »

ou :

« Qui va gagner ? »

il introduit une interrogation différente :

« Les conditions favorables à la formation harmonieuse augmentent-elles ou diminuent-elles ? »

Et plus profondément encore :

« Le système évolue-t-il vers davantage de condensation harmonieuse ou vers davantage d’expansion et de souffrance ? »

Cette question constitue le cœur du modèle.

Conclusion générale : une méthode d’analyse orientée vers l’harmonie

Le cadre d’analyse fondé sur le Bien, la souffrance, les Conditions Favorables, l’Indice de Formation Harmonieux (IFH) et la Théorie de l’Expansion par la Condensation (TEC) constitue une tentative de lecture unifiée des phénomènes humains et collectifs.

Son ambition n’est pas de remplacer les approches scientifiques, historiques, économiques ou géopolitiques existantes.

Il cherche plutôt à proposer une grille de lecture transversale permettant d’examiner des phénomènes très différents à partir d’une question commune :

Dans quelle mesure les conditions permettant une existence harmonieuse sont-elles renforcées ou affaiblies ?

Cette question peut être appliquée à tous les niveaux d’analyse :

• à l’échelle d’un individu ;

• à l’échelle d’une famille ;

• à l’échelle d’une institution ;

• à l’échelle d’une société ;

• à l’échelle d’un conflit ;

• à l’échelle d’une civilisation ;

• voire à l’échelle du système mondial.

Le modèle repose sur l’idée que toute formation durable nécessite certaines conditions minimales de stabilité, de coopération et de protection.

Lorsqu’elles sont présentes, les systèmes tendent à se structurer, à se

développer et à maintenir leur cohérence.

Lorsqu’elles disparaissent, les phénomènes de fragmentation, de désorganisation et de souffrance augmentent.

Le concept de Conditions Favorables permet ainsi de dépasser les oppositions idéologiques traditionnelles.

Une politique, une institution, une innovation ou une décision n’est pas évaluée d’abord selon son étiquette ou selon le camp auquel elle appartient.

Elle est évaluée selon son effet réel sur les conditions permettant :

• la protection de la vie ;

• la stabilité ;

• la coopération ;

• la confiance ;

• la compréhension ;

• la réduction des souffrances évitables.

L’Indice de Formation Harmonieux complète cette approche en permettant d’observer comment ces conditions se traduisent concrètement dans différentes dimensions du réel.

L’IFH_cosmos mesure la stabilité du système global.

L’IFH_biologie mesure la protection de la vie.

L’IFH_social mesure la cohésion collective.

L’IFH_conscience mesure la capacité de discernement et de dialogue.

En les combinant avec les Conditions Favorables, le modèle cherche à produire une représentation synthétique de l’état harmonique d’un système.

Cette démarche conduit naturellement à une redéfinition du rôle de la souffrance.

Dans ce cadre, la souffrance n’est pas interprétée comme une force créatrice.

Elle apparaît comme le signe d’une dégradation des conditions permettant la formation harmonieuse.

Plus les conditions favorables diminuent, plus la souffrance tend à augmenter.

Inversement, plus les conditions favorables sont restaurées, plus la souffrance tend à diminuer.

Cette perspective conduit également à distinguer deux logiques souvent confondues :

• la neutralisation défensive ;

• l’escalade punitive.

Le cadre considère qu’une action destinée à empêcher une souffrance plus grande peut être compatible avec une logique de protection, même lorsqu’elle implique certaines contraintes.

En revanche, les logiques de vengeance, d’humiliation ou de punition pour elles-mêmes tendent généralement à alimenter les mécanismes de fragmentation.

Cette distinction permet d’aborder les questions de justice, de sécurité et de conflit sous un angle différent de celui des simples rapports de force.

La justice n’est plus conçue comme une reproduction de la souffrance.

Elle devient un mécanisme visant à empêcher de nuire tout en préservant autant que possible les conditions de coexistence.

La Théorie de l’Expansion par la Condensation ajoute ensuite une dimension dynamique à l’ensemble.

Les systèmes ne sont jamais figés.

Ils évoluent continuellement entre des phases de condensation et d’expansion.

La condensation correspond à l’augmentation de la stabilité, de la confiance et de la coopération.

L’expansion correspond à l’augmentation de la fragmentation, de la polarisation et de la dispersion.

Lorsque les mécanismes stabilisateurs deviennent insuffisants, le système peut approcher un vide critique où sa capacité de cohésion est fortement réduite.

Si les tensions continuent de s’accumuler, une phase d’implosion peut alors conduire à une réorganisation profonde des structures existantes.

Cette lecture dynamique permet de dépasser la simple photographie d’une situation.

Elle invite à étudier les trajectoires.

Un système fortement dégradé peut se rétablir si les forces de condensation reprennent le dessus.

Inversement, un système relativement stable peut entrer dans une dynamique de dégradation progressive si les mécanismes de fragmentation deviennent dominants.

Le cadre introduit ainsi une double exigence :

comprendre l’état actuel des choses,

et comprendre leur direction d’évolution.

La logique du pivot joue ici un rôle essentiel.

Un pivot est un élément capable de modifier significativement la trajectoire d’un système.

Il peut s’agir :

• d’une réforme ;

• d’une décision ;

• d’une innovation ;

• d’une institution ;

• d’une médiation ;

• d’un changement culturel ;

• ou d’une évolution technologique.

Le pivot n’est jamais évalué selon son apparence immédiate.

Il est évalué selon sa capacité réelle à augmenter ou diminuer les conditions favorables et l’harmonie globale.

Cette approche permet d’éviter de réduire l’analyse à des oppositions binaires.

Elle conduit à examiner les conséquences concrètes des actions plutôt que leurs seules intentions déclarées.

Appliqué à l’actualité contemporaine, ce cadre conduit à identifier plusieurs forces de condensation harmonieuse :

• la culture ;

• la science ;

• la coopération ;

• la diplomatie ;

• la protection civile ;

• la justice proportionnée ;

• les solidarités locales ;

• l’éducation ;

• la création de connaissances.

Il permet également d’identifier plusieurs forces de fragmentation :

• les conflits armés ;

• les logiques de vengeance ;

• la polarisation excessive ;

• la désinformation ;

• la perte de confiance ;

• les mécanismes d’humiliation ;

• certaines formes de manipulation technologique ou informationnelle.

L’objectif ultime du modèle n’est donc pas la simple description du monde.

Il cherche à orienter l’analyse vers la recherche de solutions.

Chaque situation contient généralement :

• des facteurs de condensation ;

• des facteurs d’expansion.

Le rôle de l’analyse consiste alors à identifier les pivots capables de renforcer les premiers et de limiter les seconds.

Dans cette perspective, la question fondamentale n’est plus seulement :

« Qui a raison ? »

ni :

« Qui va gagner ? »

mais plutôt :

« Quelles transformations permettent d’augmenter durablement les Conditions Favorables, de renforcer les IFH et de réduire la souffrance évitable ? »

Et, dans le langage de la Théorie de l’Expansion par la Condensation :

« Le système évolue-t-il vers davantage de condensation harmonieuse ou vers davantage d’expansion et de fragmentation ? »

Cette interrogation constitue le principe directeur du cadre tout entier.

Elle en résume à la fois la méthode, l’objectif et la finalité.

IV. LA LOGIQUE DU PIVOT

Billet posté par Fhink dans La religion du Bien · le 20 juillet

339 vues

La logique du pivot ;

Si on définit que avoir mal à un endroit du corps ce n'est pas ne pas avoir mal à ce même endroit du corps et au même moment car dire le contraire est contradictoire. Et même si on fait ça avec la couleur bleue qui n'est pas le rouge.

Aussi on cherche notre bien-être à chaque instant donc on lutte contre la souffrance mais on ne pourrait pas dire que à chaque instant on cherche le bleu donc on lutte contre le rouge. Alors on aura défini la seule et vraie contradiction qu'est le Bien et la souffrance l'un pour l'autre.

La découverte d'une nouvelle logique qui accepte celle classique mais qui influencée par un pivot sur l'axe de la seule et vraie contradiction qu'est le Bien et la souffrance l'un pour l'autre. Alors mise à part cette contradiction prise en compte par le pivot, les autres éléments qui se contredisent pivotent sur l'axe pour êtres les uns les autres, annulant ainsi leur contradiction. Exemple : ne pas croire mal c'est croire bien, ne pas croire (incroyance) et croire (croyance), sont l'une l'autre. Ou ne pas savoir mal c'est savoir bien. Ne pas savoir (ignorance) et savoir, sont l'un l'autre. Et quand ils sont corrompus par la souffrance ça donne par exemple ; ne pas croire bien c'est croire mal, ne pas savoir bien c'est savoir mal.

On peut le faire avec le plus et le moins. Moins de souffrance c'est plus de bien. Et corrompus par la souffrance ça donne moins de bien c'est plus de souffrance. Donc plus et moins sont l'un l'autre.

Alors on peut être plus ou moins bien ce qui correspond à plus ou moins de souffrance.

Et quand quelqu'un dit qu'il est plus ou moins bien c'est qu'il n'est ni bien ni mal.

V. LA THÉRAPIE DE LA MENACE DISSOUTE (TMD)

Billet posté par Fhink dans La religion du Bien · le 20 juillet

472 vues

La Thérapie de la Menace Dissoute repose sur une idée simple. Toute souffrance est soit une douleur physique réelle, soit la perception d'une menace de douleur physique. Même lorsqu'aucune douleur n'est présente, l'anticipation d'une atteinte au corps peut suffire à provoquer une souffrance intense. L'objectif de cette thérapie est donc d'identifier cette menace, d'en vérifier la réalité, puis de la dissoudre lorsqu'elle est imaginaire, ou de la réduire lorsqu'elle est réelle. En supprimant la menace, la souffrance disparaît progressivement.

Selon cette approche, la souffrance morale n'est jamais totalement abstraite. Derrière chaque peur, chaque tristesse, chaque angoisse ou chaque sentiment de perte se cache une vulnérabilité corporelle perçue. Cette vulnérabilité peut être réelle ou simplement imaginée. La méthode thérapeutique consiste à mettre cette vulnérabilité en lumière afin que le patient puisse retrouver un état durable de sécurité intérieure.

Les objectifs de la Thérapie de la Menace Dissoute sont les suivants. Identifier avec précision la souffrance et son origine. Mettre en évidence le lien caché avec un risque corporel. Vérifier si ce risque existe réellement. Neutraliser la menace par des moyens cognitifs, pratiques ou relationnels. Stabiliser l'état obtenu afin qu'il dure dans le temps. Enfin, rendre progressivement le patient autonome afin qu'il puisse reconnaître et dissoudre lui-même les menaces imaginaires.

La thérapie suit six étapes.

La première étape consiste à accueillir et clarifier le ressenti. Le thérapeute offre un espace calme, sécurisé et sans jugement. Il invite le patient à décrire précisément ce qu'il ressent, à quel moment cette souffrance apparaît et quelles situations semblent la déclencher. Cette étape permet de comprendre clairement le problème.

La deuxième étape consiste à nommer la souffrance. Mettre des mots sur ce qui est vécu permet de créer une première distance entre la personne et son ressenti. Le patient peut dire par exemple : je souffre de la perte d'une personne. Je me sens en danger lorsque je suis seul. Ou encore, le sevrage me rend instable. Cette formulation prépare la recherche de la menace corporelle.

La troisième étape constitue le cœur de la méthode. Le thérapeute recherche la menace corporelle cachée. Il pose une question essentielle. Quel risque de douleur physique se cache derrière cette souffrance ? Ensemble, ils explorent les différentes vulnérabilités possibles, comme la peur d'être malade sans aide, la peur de tomber, la crainte d'un malaise, la dépendance envers une personne ou une habitude, ou encore la peur de devenir incapable d'agir. Lorsque le patient ne trouve pas immédiatement le lien, le thérapeute propose plusieurs hypothèses jusqu'à ce que la menace apparaisse clairement.

La quatrième étape consiste à vérifier la réalité de cette menace. Deux situations sont possibles. Soit la menace est réelle. Par exemple, une personne isolée qui ne pourrait recevoir aucun secours en cas de malaise. Dans ce cas, le thérapeute construit avec le patient un plan concret afin de diminuer ou supprimer ce risque. Soit la menace n'existe plus, ou n'a jamais réellement existé. Dans ce cas, le thérapeute montre, avec des éléments rationnels et objectifs, que la souffrance repose sur une alerte devenue sans fondement.

La cinquième étape est la neutralisation de la menace. Cette neutralisation peut être cognitive grâce à des pensées rassurantes et des phrases de sécurité. Elle peut être pratique en réorganisant l'environnement, en mettant en place des moyens de secours ou des protections adaptées. Elle peut également être relationnelle en identifiant des personnes disponibles, capables d'apporter une aide en cas de besoin et en constituant un réseau minimal de sécurité.

La sixième étape consiste à stabiliser l'absence de souffrance. Le thérapeute vérifie que la sensation de sécurité est réellement intégrée. Pour cela, il peut demander au patient d'imaginer d'anciennes situations anxiogènes afin d'observer si elles provoquent encore une réaction. Il observe également la respiration, les tensions corporelles et l'apparition d'un apaisement spontané. L'objectif est de confirmer qu'aucune menace résiduelle ne demeure.

Cette méthode peut être appliquée dans de nombreuses situations cliniques.

Dans le deuil, la souffrance provient souvent du sentiment d'être devenu vulnérable après la disparition d'une personne importante. Le travail thérapeutique consiste à montrer que les besoins essentiels et la sécurité corporelle peuvent continuer à être assurés autrement.

Dans l'anxiété ou la solitude, la souffrance provient fréquemment de la peur de ne pas recevoir d'aide en cas de difficulté. La thérapie consiste alors à identifier concrètement toutes les ressources disponibles.

Lors d'un sevrage, la souffrance est liée à l'agitation du corps et au risque perçu de perdre le contrôle. La méthode cherche à sécuriser l'environnement, à prévoir un accompagnement et à mettre en place des stratégies de protection.

Dans une rupture amoureuse, la souffrance peut être liée à la peur de perdre une source importante de protection. Le travail consiste alors à découvrir d'autres formes de sécurité affective, sociale ou matérielle.

Dans le stress chronique, la personne vit souvent dans l'anticipation permanente d'une menace corporelle diffuse. Le thérapeute aide alors à identifier cette fausse alerte et à la corriger.

Le thérapeute dispose également de plusieurs outils. Il peut demander au patient ce qu'il redoute physiquement, quelle douleur il craint réellement, qui pourrait lui venir en aide en cas de problème et quels moyens existent déjà pour assurer sa sécurité. Une grille d'évaluation permet ensuite d'estimer si le risque est réel, probable, déjà couvert ou s'il nécessite une action concrète.

Plusieurs signes montrent que la menace est véritablement dissoute. La respiration devient plus profonde. Le corps se détend spontanément. Les pensées obsessionnelles disparaissent progressivement. La personne retrouve la capacité de réfléchir avec calme et lucidité.

Le but ultime de cette thérapie est l'autonomie. Le patient apprend à reconnaître rapidement une menace réelle, à distinguer une menace imaginaire, à réagir avec discernement et à faire disparaître lui-même sa souffrance. Pour développer cette autonomie, il est invité à noter chaque souffrance ressentie, à rechercher immédiatement la menace corporelle correspondante puis à vérifier objectivement si cette menace existe réellement.

L'éthique de la Thérapie de la Menace Dissoute est fondamentale. Toute intervention vise exclusivement à réduire la perception du danger et jamais à l'amplifier. Le thérapeute adopte une attitude calme, stable, bienveillante et sans jugement. Chaque étape est expliquée avec transparence afin que le patient comprenne ce qu'il ressent, la menace identifiée, les raisons de sa réalité ou de son absence, ainsi que le processus de sa dissolution.

Le thérapeute ne crée jamais artificiellement un sentiment de danger. Il ne dramatise pas les situations et n'entretient aucune peur inutile. Son objectif

est de favoriser la sécurité intérieure. Progressivement, le patient devient capable de dissoudre lui-même les menaces imaginaires et dépend de moins en moins du thérapeute.

Aucune manipulation, aucune pression et aucun intérêt personnel n'ont leur place dans cette relation. Les confidences du patient sont respectées et protégées. Lorsque la menace est réellement médicale, sociale ou matérielle et dépasse le cadre thérapeutique, le patient est orienté vers les professionnels compétents afin que le danger réel puisse être traité concrètement.

Enfin, le langage lui-même fait partie de la thérapie. Chaque mot, chaque explication et chaque échange doivent contribuer à diminuer le sentiment de danger, à renforcer la compréhension et à favoriser l'apaisement. La stabilité, la cohérence et la présence du thérapeute deviennent alors un véritable repère de sécurité.

La Thérapie de la Menace Dissoute repose ainsi sur un engagement simple et constant. Identifier la menace, vérifier sa réalité, dissoudre les menaces imaginaires, réduire les menaces réelles, restaurer la sécurité intérieure et permettre à chaque personne de retrouver durablement un état de non-souffrance.

VI. LA GRAVITÉ INFORMATIONNELLE

Billet posté par Fhink dans La religion du Bien · le 20 juillet

249 vues

La gravitation informationnelle est l'idée que l'information possède une influence durable sur le monde, non pas en modifiant les lois de la nature, mais en modifiant les conditions dans lesquelles ces lois s'expriment. Les souvenirs, les livres, les traditions, les projets, les découvertes scientifiques ou les croyances orientent les décisions humaines. Ces décisions construisent progressivement des conditions favorables ou défavorables, qui influencent ensuite l'évolution des individus et des civilisations. Ainsi, l'information agit comme une gravité : elle n'oblige jamais, mais elle attire les trajectoires vers certaines directions.

Le Bien peut alors être compris comme un attracteur informationnel. Les conditions favorables renforcent naturellement d'autres conditions favorables : la confiance favorise la coopération, la coopération renforce les institutions, les institutions favorisent la justice, et la justice renforce de nouveau la confiance. À l'inverse, la souffrance entretient des cercles où la peur nourrit la méfiance, la méfiance affaiblit les liens sociaux, ce qui produit davantage de souffrance. Les religions, les philosophies et les sciences deviennent ainsi trois formes complémentaires de mémoire collective qui transmettent des informations d'une génération à l'autre et façonnent lentement l'avenir de l'humanité.

L'humanité peut alors être vue comme une intelligence émergente. Aucun individu ne possède à lui seul tout le savoir, mais l'ensemble des consciences reliées par le langage, l'écriture, l'éducation et la culture forme une immense mémoire distribuée. Chaque être humain reçoit une partie de cet héritage, l'enrichit ou l'appauvrit, puis le transmet. Notre responsabilité ne consiste donc pas seulement à agir dans le présent, mais aussi à choisir quelles informations nous laisserons aux générations futures.

La gravitation informationnelle montre ainsi que chaque idée, chaque parole, chaque découverte et chaque acte modifie légèrement le paysage informationnel de l'humanité. En s'accumulant au fil des siècles, ces influences orientent progressivement les civilisations vers davantage de conditions favorables ou de conditions défavorables. La Religion du Bien en tire une conclusion simple : le véritable pouvoir d'une conscience ne réside pas dans la domination ou la force,

mais dans sa capacité à transmettre des informations qui rendent le Bien toujours plus probable, c'est-à-dire qui favorisent durablement la formation harmonieuse des êtres et réduisent la souffrance.

VII. Asymbolie, insensibilité congénitale à la douleur et immunité intérieure face à la souffrance

Billet posté par Fhink dans La religion du Bien · le 20 juillet

258 vues

Asymbolie, insensibilité congénitale à la douleur et immunité intérieure face à la souffrance

Dans ce cadre de pensée, la souffrance est comprise comme une réalité distincte du Bien. Le Bien est le Créateur de tout ce qui favorise l'existence, l'organisation, le bien-être et la formation harmonieuse. La souffrance, au contraire, est conçue comme une entité malveillante éternelle dont la seule volonté est de produire de la souffrance. Elle ne crée rien d'autre qu'elle-même et cherche continuellement à détourner ce que le Bien a créé afin de se manifester.

Cette conception conduit à une interprétation particulière de la douleur physique. Contrairement à l'approche scientifique classique qui considère la douleur comme un signal biologique permettant d'éviter les dangers, la douleur est ici comprise comme l'instrument privilégié par lequel la souffrance se fait ressentir. La douleur n'est donc pas seulement un signal neutre : elle constitue la manifestation concrète de la souffrance dans le monde.

Par contre, quand je définis la souffrance comme la douleur physique ou la menace de douleur physique, je ne suis pas totalement dans une démarche empirique. Je pars de l'observation, mais j'aboutis à une conclusion métaphysique.

L'approche habituelle consiste à penser que l'on se blesse d'abord, puis que la souffrance apparaît comme conséquence de la blessure.

Moi, j'en arrive plutôt à envisager l'inverse : ce n'est pas parce qu'on se blesse que la souffrance se fait percevoir, c'est parce que la souffrance peut se faire percevoir que la blessure devient possible.

Autrement dit, la souffrance me paraît plus fondamentale que la blessure. La blessure n'est pas la cause première de la souffrance ; c'est la possibilité de la souffrance qui rend la blessure possible.

C'est pourquoi, en poussant ce raisonnement jusqu'au bout, j'arrive à cette conclusion : dans un monde où la souffrance ne pourrait être perçue par aucun être, il n'y aurait ni blessure ni danger. Non pas parce que les choses cesseraient de changer ou d'interagir, mais parce que ce qui fait qu'une atteinte est une blessure ou qu'une situation est un danger serait absent.

Je comprends l'objection, parce qu'elle correspond aussi à l'intuition habituelle : il y a d'abord la blessure, puis la souffrance apparaît.

Ce qui m'a amené à remettre cette intuition en question, c'est notamment l'existence des personnes atteintes d'asymbolie à la douleur ou d'insensibilité congénitale à la douleur.

Ces individus peuvent subir des blessures, des brûlures ou des fractures sans ressentir la douleur correspondante. D'un point de vue immédiat, ils ne souffrent donc pas de la même manière que les autres êtres humains, puisqu'ils

ne ressentent pas ce qui est habituellement associé à la souffrance physique.

Cependant, l'absence de douleur chez ces personnes ne signifie pas nécessairement l'absence totale de souffrance dans les conséquences de leur situation. Leur incapacité à ressentir la douleur les expose davantage aux blessures graves, aux accidents, aux infections ou à une mort prématurée. Lorsqu'un enfant atteint d'insensibilité congénitale se blesse gravement parce qu'il ne perçoit aucun signal douloureux, ce sont souvent ses proches qui souffrent. Les parents peuvent éprouver de l'inquiétude, de l'angoisse ou du chagrin face au danger qui menace leur enfant.

Plus largement encore, toute perte humaine peut avoir des conséquences sur l'ensemble du groupe. Chaque individu participe, directement ou indirectement, au maintien des conditions de vie collectives. Une disparition prématurée peut réduire les capacités d'entraide, de soutien familial ou de solidarité sociale. Ainsi, même lorsqu'une personne ne ressent pas elle-même la douleur, les conséquences de sa vulnérabilité peuvent contribuer à produire de la souffrance chez d'autres personnes.

Cela m'amène à penser que la souffrance n'agit pas seulement de manière individuelle. Elle possède aussi une dimension plus large, à travers les effets qu'une situation produit sur l'entourage ou sur la collectivité. L'absence de douleur chez certains individus n'empêche donc pas nécessairement la souffrance d'exister ; elle modifie simplement la manière dont celle-ci se manifeste.

Cela m'amène à penser aussi que ce qui fait qu'une atteinte est une blessure n'est pas seulement sa réalité matérielle, mais aussi sa capacité à produire de la souffrance, directement ou indirectement. Une fracture, une brûlure ou une maladie ne sont pas seulement des modifications physiques ; elles deviennent des blessures parce qu'elles s'inscrivent dans un monde où la souffrance peut se manifester.

C'est ce qui me conduit à cette idée qu'on peut trouver paradoxale : la possibilité de la blessure est liée à la possibilité de la souffrance.

Selon cette interprétation, la souffrance chercherait même à brouiller la compréhension de sa propre nature. La plupart des êtres humains sont sensibles à la douleur physique, tandis qu'une minorité ne l'est pas. Cette diversité pourrait être interprétée comme un moyen de rendre plus difficile l'identification de la véritable souffrance. L'existence d'individus qui ne ressentent pas la douleur peut conduire certains à penser que la douleur n'est pas réellement la souffrance ou qu'elle n'est qu'un simple signal biologique. Ainsi, la définition même de la souffrance devient source de débat et de confusion.

Dans ce cadre, cette confusion profiterait à la souffrance elle-même, car une souffrance mal définie devient plus difficile à combattre. Plus les êtres hésitent sur ce qu'est réellement la souffrance, moins leur lutte contre elle est efficace.

La souffrance pourrait également détourner des réalités initialement bénéfiques afin de produire davantage de souffrance à long terme. Le plaisir constitue un exemple typique de ce mécanisme. Certaines expériences procurent un bien-être immédiat tout en conduisant ultérieurement à des conséquences douloureuses. Les addictions illustrent cette possibilité : un plaisir ressenti dans le présent peut conduire à des maladies, à des dépendances ou à des souffrances futures. La souffrance utiliserait alors un élément créé pour le bien afin de produire davantage de souffrance.

Cette réflexion conduit à une expérience de pensée. Si tous les êtres humains étaient totalement insensibles à la douleur, que se passerait-il ? Dans le cadre présenté ici, certains soutiennent qu'une telle situation entraînerait davantage d'accidents, puisque plus personne ne percevrait les dangers. Cependant, selon la logique de cette métaphysique, la question est envisagée autrement. Si la

souffrance est ce qui rend la douleur effective, alors un monde totalement dépourvu de souffrance serait également un monde où la douleur ne pourrait plus se manifester. Dans une telle hypothèse conceptuelle, personne ne pourrait être blessé au sens où nous l'entendons aujourd'hui, puisqu'il n'existerait plus de souffrance capable de rendre la blessure douloureuse.

Il est important de préciser qu'il s'agit uniquement d'une réflexion conceptuelle. Dans la réalité observée, la douleur existe et la majorité des êtres humains y sont sensibles. Cette hypothèse ne prétend donc pas décrire le monde actuel mais explorer les conséquences logiques d'un univers totalement dépourvu de souffrance.

Toutefois, même dans un monde où la souffrance existe, une autre possibilité demeure ouverte : l'immunité intérieure à son pouvoir. Cette immunité ne doit pas être confondue avec l'asymbolie ou l'insensibilité congénitale à la douleur. L'asymbolique ne ressent pas la douleur. La personne intérieurement immunisée, au contraire, ressent pleinement la douleur mais refuse de lui accorder le contrôle de son état intérieur.

Cette immunité consiste à reconnaître la douleur physique, psychologique ou existentielle sans lui permettre de gouverner les pensées, les choix ou le comportement. La souffrance est perçue, mais elle ne devient plus une force dominante. L'individu conserve sa liberté intérieure malgré ce qu'il ressent.

Selon ce cadre, cette immunité est rendue possible par la foi au Bien. Le Bien demeure la référence qui guide l'action, même lorsque la souffrance s'impose. Celui qui conserve sa foi au Bien continue à agir selon les conditions favorables à la formation harmonieuse. Il refuse d'aggraver volontairement sa situation ou celle des autres. Il cherche à faire le bien même lorsqu'il souffre.

Ainsi, la douleur peut être présente sans que la souffrance ne triomphe intérieurement. La souffrance continue d'exister, mais elle perd son pouvoir de domination. Elle devient un phénomène observé plutôt qu'un maître intérieur. Le Bien, quant à lui, compose avec la souffrance lorsqu'elle s'impose afin d'éviter une souffrance plus grande encore. C'est pourquoi certaines expériences douloureuses peuvent néanmoins contribuer à un plus grand bien : une opération chirurgicale douloureuse peut sauver une vie, l'effort physique peut améliorer la santé, et une brûlure légère peut apprendre à éviter un danger plus grave à l'avenir. Dans ces situations, la douleur n'est pas recherchée pour elle-même ; elle est simplement supportée afin de prévenir une souffrance plus importante.

La souffrance ne peut cependant pas justifier sa propre existence par cet argument. Si elle n'existait pas, elle serait déjà évitée. C'est pourquoi, dans ce cadre, elle demeure considérée comme une réalité fondamentalement indésirable dont le Bien cherche continuellement à limiter les effets.

En résumé, l'asymbolie et l'insensibilité congénitale à la douleur montrent qu'il est possible de ne pas ressentir la douleur tout en demeurant impliqué dans un monde où la souffrance produit des conséquences. L'immunité intérieure, quant à elle, représente une voie différente : non pas l'absence de douleur, mais la capacité à demeurer libre face à elle. Ainsi, même lorsque la souffrance se manifeste, la foi au Bien permet de préserver la sérénité intérieure, d'éviter l'aggravation volontaire de la souffrance et de continuer à orienter sa vie vers les conditions favorables à la formation harmonieuse.

Conclusion ;

Le Bien, Infini Extrême et Intense, Créateur de tout sauf de la souffrance, lutte et gagne contre la souffrance pour apporter bien-être et bonheur pour le moins de souffrance et le plus de bien à Ses créatures qui ont foi en Lui et par

cette invocation pour Lui prouver foi en Lui, et pour que même à Ses créatures qui n'ont pas foi en Lui, qu'Il leur propose foi en Lui. Le Bien Infini, Extrême et Intense, Créateur de tout sauf de la souffrance, pour Ses créatures qui ont foi en Lui, rend difficile l'accès au mal-être tout en rendant facile l'accès au bien-être.

On prouve foi au Bien Créateur de tout sauf de la souffrance, aussi par cette invocation ;

On fait la guerre contre la souffrance en disant : "non à la souffrance c'est oui au Bien" pour être en paix et donc être serein.

Le Bien fait la guerre à ceux qui font souffrir dont la souffrance, à chaque instant, c'est ce qui amène la paix, la force qui ne fait pas souffrir, qui ne pousse pas à faire souffrir. Pour faire cette guerre, Il utilise la justice qui met hors d'état de nuire ceux qui font souffrir, sans les torturer. Car se défendre en faisant souffrir c'est de la vengeance qui amène la violence, la force qui fait souffrir, qui pousse à faire souffrir. La justice est là pour faire respecter la loi de ne pas faire souffrir. La justice ne peut rien contre la souffrance qui se retourne contre ceux qui font souffrir dont la souffrance, ils souffrent en retour d'avoir fait souffrir.

La souffrance ne peut pas justifier son existence pour alerter d'un danger à éviter car ce danger ne peut être que de la souffrance. La souffrance évitant la souffrance alors qu'il suffit qu'elle n'existe pas pour être évitée ainsi que le danger. Donc elle n'est pas nécessaire mais c'est juste qu'on compose avec et malgré qu'elle s'impose, pour éviter une pour grande souffrance.

La souffrance, le mal c'est la douleur physique ou la douleur morale qui est la menace de douleur physique.

Le Bien ne fait pas souffrir et est l'Indolore.

Supprimer la douleur pour quelques uns, n'empêche pas la souffrance, étant systémique, d'utiliser les insensibles à la douleur pour atteindre les sensibles à la douleur. Surtout que les êtres insensibles à la douleur sont plus vulnérables à cause de leur insensibilité et leur perte, leur mort précoce peut provoquer un manque d'aide dans la société composée majoritairement de sensibles à la douleur, rendant la communauté plus vulnérable notamment à la douleur pour ceux qui y sont sensibles.

Dans cet approche qui ne reste que métaphysique, si tout être était insensible à la douleur, la souffrance n'ayant pas de prise, alors le danger, les blessures, les accidents ne pourraient pas arriver.

Cela rejoint notamment l’argument de la non nécessité de la souffrance : le fait de dire que la souffrance puisse éviter le danger qui n'est que de la souffrance, ne suffit pas à établir qu'elle soit nécessaire et c'est même contradictoire de l'affirmer puisqu'il suffit qu'elle n'existe pas et elle serait déjà évitée ainsi que le danger.

Et ça validerait que parce que l'on souffre alors la blessure est possible et non pas parce que l'on se blesse alors la souffrance est possible.

Cela est un concept car il existera toujours des êtres sensibles à la douleur, d'où le côté métaphysique mais inspiré de l'observation.

Il n'y a de Créateur que le Créateur de tout sauf de la souffrance.
Par le don d'excuse du Créateur.
En espérant que le Créateur l'accorde.
Merci au Créateur.
Pour Lui prouver foi en Lui on l'invoque ;

Le Puissant et Glorieux Créateur.

Il n'y a de Créateur que le Créateur de tout sauf de la souffrance.
On invoque le Créateur contre la souffrance.
Il n'y a de Créateur que le Créateur de tout sauf de la souffrance.
Le Bien, Infini, Extrême et Intense, Créateur de tout sauf de la souffrance.
Non à la souffrance c'est oui au Bien.

Tout ce qui compose l’univers a un début, donc tout se crée. Mise à part la souffrance, tout se crée sans souffrance. Il existe donc un esprit, une ambiance de création de tout sauf de la souffrance : c’est le Créateur de tout sauf de la souffrance. Ce Créateur est le Bien. La souffrance, indépendante du Bien, augmente en l’absence de foi en Lui. La création est continue, pas seulement au commencement. La foi en le Bien permet d’être créé avec le moins de souffrance.

Toute chose observable dans l’univers se forme à un moment donné. Certaines formations ont lieu sans souffrance dans certaines conditions. Ces conditions observables agissent sur les lois naturelles et permettent ces phénomènes sans souffrance. Ces conditions sont appelées conditions favorables. Le plus de souffrance indépendant de ces conditions, survient seulement en ne les respectant pas. La formation est continue et ne concerne pas que le début de toute chose. Le respect de ces conditions favorables, permet d'être formé avec le moins de souffrance.

Avoir foi au Bien ou respecter les conditions favorables sont deux manières de dire la même chose.

Et alors le Bien est l'Éternel Créateur de tout sauf de la souffrance. Il est les conditions favorables pour la formation harmonieuse soit avec le moins de souffrance. Mais la souffrance, entité malveillante éternelle, par sa volonté de faire souffrir, est les conditions défavorables qui sont des conditions pour la formation avec le plus de souffrance, ne fait que détourner ce que le Créateur a créé pour qu'elle fasse ressentir le plus de souffrance à ceux qui n'ont pas foi et ne respectent pas les conditions favorables qui sont le Créateur et qui donc respectent les conditions défavorables.